

*SANDY TOURNIER*

*MICHEL MOREAU*

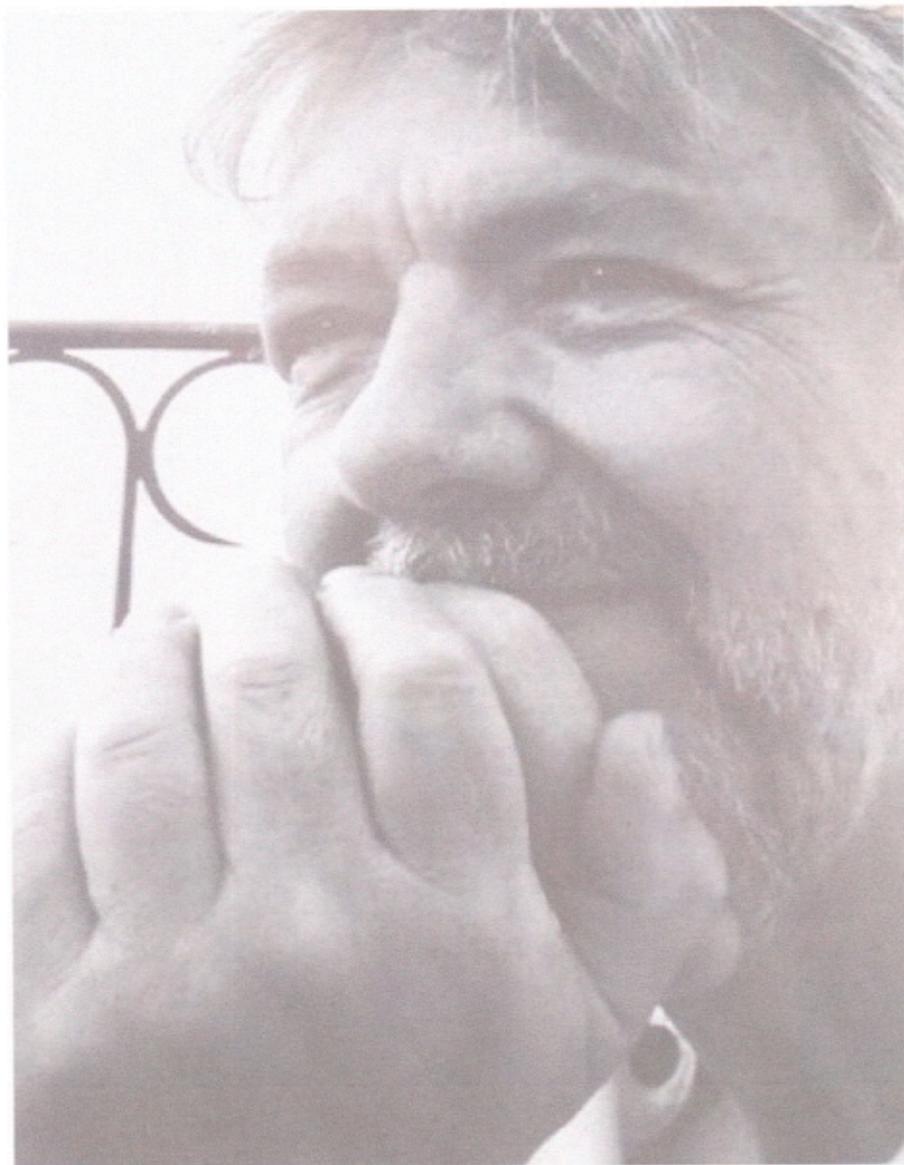
# MICHEL MOREAU



*LUMIÈRE SUR LUMIÈRE* ©®

*Je pourrais schématiser la vie par un cercle ou une ellipse. Au point de départ, nous sommes en possession de toutes les données. Puis, finit l'enfance et naît l'adulte qui, toute sa vie, apprendra à désapprendre, pour arriver à retrouver la pureté de son enfance, et aussi, à refermer le cercle.*

Michel Moreau (interview Catherine Manceron pour le magazine ELLE)





## Michel avant Moreau

Comment réunir les morceaux d'un cœur qui pleure à la fois de désespoir et de joie ?

Je suis né le 25 avril 1940 à Angers. Un 25 avril, comme le roi Louis IX, dit *Saint Louis*. Ma venue au monde, dès la gestation, est liée au départ de mon père, Félix Moreau, qui n'aura pu se réjouir, ni des arrondis du ventre de ma mère, ni de mon premier cri. De moi, il se montrait, quoiqu'il en soit, peu réjoui. Ou, dirais-je, il ne le montrait pas. De la pudeur, certainement... Il était souriant, présent, mais les élans envers l'enfant tels qu'on les rencontre aujourd'hui, très peu pour lui. L'époque goûtant peu aux accidents de *couche parentale* au midi de la vie, je n'étais pas vraiment désiré, j'aurais pu me prénommer *Inattendu*. Je ne serai pas davantage un enfant-roi, pour autant, mes parents faisaient de leur mieux. Ils étaient des parents, avec leurs maladresses et leur amour enfoui... *une époque* ! J'ai grandi, ils m'ont éduqué, nourri, ils m'ont aidé, et je leur garde un amour tendre. Ils étaient mes parents.

Mon père est mobilisé le 12 septembre 1939, douze jours après la déclaration de la Seconde Guerre Mondiale. Un mois après ma conception supposée. Il sera, dans un premier temps, envoyé à Poitiers en tant que sous-officier. Rentré au dépôt d'artillerie le 8 mai 1940, il me découvre. J'ai douze jours, lui, quarante ans. Il sera fait prisonnier quelques semaines plus tard, puis transféré au Stalag IX C à Bod-Sulza en Allemagne. Rapatrié au titre de la relève, il sera démobilisé en janvier 1943.

Le gosse a grandi, j'ai trois ans.

L'image que je garderai de lui, est celle d'un monsieur sans cheveux, qui fume beaucoup, et me prend sur ses genoux en fredonnant ... *j'attendrai toujours, ton retour*, chanson de circonstance s'il en était ! Il a quarante trois ans, il en fait soixante.

J'ai lu des lettres où il parle du gosse - moi -, sans emballement particulier. Des missives adressées à sa sœur, non à sa femme - ma mère. Lui tenait-il grief de son corps qui n'aurait pas su se prémunir d'un gosse, charge supplémentaire, après vingt ans de mariage, en cette période troublée ?

Au contraire de ma mère issue d'une famille bourgeoise, Félix, qui n'est pas né avec la bénédiction des fées ni une cuillère en argent dans la bouche, portera sur ses épaules le bois d'une vie peu aimable à son égard : famille angevine très pauvre, la guerre, un salon de coiffure qui brûle à la Libération, et pour apporter quelque piment supplémentaire à un fleuve de vie intranquille, le décès brutal (phlegmon) de mon frère aîné, Guy, à l'âge de 20 ans - la fierté de mes parents -, à un moment où les corps fatigués, déjà, seraient en droit d'aspirer à une douce quiétude.

Autour de mes toutes premières années, s'est installé un épais mystère. Placé en nourrice dans le Maine-et-Loire pendant mes deux premières années, les repaires, les contours qui s'apparentent à ma prime enfance sont ceux d'une ferme, et de mes jeux candides et enjoués dans le foin avec une petite fille : Janine. L'un de mes premiers visages féminins (re)connus, à défaut de celui de ma mère qui n'était pas là. La féminité ne lâchera plus, ni ma vie, ni mon œuvre. *Féminité générique*, devrais-je dire, puisque je n'ai guère le repère du sourire, des yeux doux, des bras enveloppants maternels.



*Janine et moi*

Pourquoi, n'ai-je jamais voulu savoir ? Il se fait tard, maintenant, et ils sont tous partis. Des éléments de ma lignée patriarcale resteront en suspension, dans le vide. Demeurent quelques papiers usés par le temps et une vague spéculation, pour tenter de délivrer ma descendance d'hypothèses transgénérationnelles.

A partir de quatre ans, les souvenirs se font plus nombreux et précis. Mon père rentré des armées, nous quittons la douceur angevine pour le Nord.

Armentières. Les maisons de corons en enfilade, les clans de quartiers (déjà des clans ! West Side Story version ch'ti !) des odeurs - la cigarette de mon père, ou la cuisine délicieuse de ma mère - , la bouillotte qui réchauffe le lit (à défaut des bras chaleureux d'un parent), la douche hebdomadaire devant l'évier... *Une époque !*

Et moi, dans tout ça ? J'ai beaucoup de mal à exister. Je rejoins souvent ma base de repli : ma terre intérieure. Le gosse est introverti et souvent muet. Ma présence ne se juxtapose pas efficacement à la douleur de mes parents. Je ne me sens pas bien aimé, alors je m'auto réchauffe le cœur en me calfeutrante en moi-même. Je suis asocial. Ce désamour, ou, pour le dire moins crûment, cette tiédeur parentale doivent être contagieux : je suis aussi rejeté à l'école, par les élèves, tout comme par les enseignants qui me laissent seul dans une classe vide. Qu'à cela ne tienne, je m'occupe avec la peinture.

Un baume apaisant prénommé Adonia, ma petite voisine, me reconforte, et me conforte, aujourd'hui encore, dans cette idée que la *Femme* s'est définitivement gravée dans le marbre de l'homme que je suis devenu. Sa présence soignait autant mes joues que mon affect meurtri. Souvent, en fonction des tremblements plus ou moins amicaux de la main droite de mon père, mon cerveau ne réfléchissait plus, et guidait plutôt hasardeusement les lettres de l'alphabet dans l'écriture des dictées, fautes à la clef. Ce qui, par voie de conséquence, accentuait lesdits tremblements... et par voie de conséquence, ma stupeur. Je comprenais, j'apprenais, je savais, mais je ne pouvais m'exprimer. Cercle vicieux d'une autorité placée au seul service des *passions tristes* parentales autrement dit, du déshonneur de la faute d'orthographe, dans un milieu qui cherchait à s'élever.. *Une époque !*



*Adonia et moi*



Avaient-ils quelque pensée, mes parents, pour ce petit corps de six ou sept ans, qui même l'hiver, devait marcher huit kilomètres quotidiens pour rallier l'école ou soutenir les expéditions nocturnes vers la Belgique, en quête d'une nourriture assez inabordable chez nous ? Ils ne réalisaient pas ! Nous étions pauvres, les smartphones et toute la panoplie d'objets contemporains rutilants n'étant pas inoculés à la société d'alors, ils avaient pour impératif cette devise : *manger à sa faim*. Bien que ma mère confectionna des maillots de corps pour les mineurs, bien que mon père s'activa dans le salon de coiffure de l'hôpital psychiatrique, ce n'était pas bombance.

Surtout, il ne fallait pas être repéré pour passer en fraude la frontière. Expéditions téméraires, tentatives subreptices pour diversifier les repas et nous affranchir du topinambour. Topinambour, plat du jour unique pour l'entrée, le plat, le dessert. Topinambour un jour, topinambour (presque) toujours. *Une époque !*

*Soutenir les expéditions nocturnes pour passer en fraude la frontière belge en quête de nourriture* : cette période trouble - la traversée dans les champs marécageux bordant la Lice colonisés de grenouilles, d'herbes hautes, ou les check-points dans la crainte tétanisante que mon béret dissimulant les vivres achetés ne tombe devant les douaniers -, s'avèrera un *mythe fondateur* de ma peinture. Les nuits cauchemardesques se succédaient, envahies d'une multitude de batraciens qui sautaient au-dessus de ma tête, et de la végétation noire et fournie (image *hitchockienne*), effrayant mon esprit de gosse. Ce tourment me poursuivra des années durant. Au moins jusqu'à mes douze ans.

[ Les années 1980-1990 verront ces peurs infantiles se transformer en toiles, souvent intitulées *Mes jardins imaginaires*. Je constate à quel point les peintures intègrent des végétaux focus en premier plan, qui dévorent l'ensemble. Le spectacle de la nature restera désormais un point incontournable dans mon travail.

Vestiges de vertiges de nuits.

Je crois que toute vocation est à l'origine, un refuge, et, à la manière d'un clou qui dépasse d'une planche, notre prédisposition aura tendance à retenir sur ce point de fixation, toutes les influences que nous percevons. Une toile doit être la projection totale de la personnalité du peintre ; il doit vivre et mourir sur chaque œuvre. Ce n'est qu'en cela qu'elle est authentique. ]

Si la Belgique fut synonyme d'une certaine douceur alimentaire pour le corps, elle a aussi nourri mon inspiration à travers ces oiseaux qui ornaient les boîtes métalliques de confiture ou de chicorée que nous ramenions. Je les reproduisais en aquarelle ou en collages avec du matériel acheté chez le droguiste de quartier. Les oiseaux ! Mes amis de circonstance, lorsque je me réfugiais dans la chimère graphique pour fuir la banalité de vivre. Une banalité qui n'en était pas tout à fait une puisque c'était l'après-guerre. Je n'avais alors pour seul refuge que mes rêves et mon envie de les matérialiser. Ils ne savaient pas, les petits volatiles décoratifs, combien ils furent à l'origine d'un petit miracle : les premières félicitations de mes parents pour la qualité de mes reproductions... qu'ils partageaient volontiers avec les voisins en guise d'offrande, puis, qu'ils révéleront au droguiste dans une petite fierté, peut-être... je ne sais pas.

Le *droguiste* ! Parfois, certains mots, tels une empreinte indélébile, résonnent comme autant de prodiges. Je peux dire, non sans humour, qu'il fut mon premier *agent* lorsqu'il demanda à voir mes dessins, puis les exposa ensuite, s'en m'en avertir, en devanture de son magasin. Ce témoignage d'amitié fut un formidable encouragement qui ne pouvait que me conforter dans ma vocation balbutiante.

[ Plus tard, beaucoup plus tard, le choc suscité par un tableau de Monet, *Femme à l'ombrelle*, ou la découverte de la *Bethsabée au bain tenant la lettre de David*, de

Rembrandt, opéreront en moi une véritable prise de conscience. Plus tard. ]

Le droguiste expose donc deux de mes dessins. Toujours défendu par les filles, constamment chamaillé par les garçons, m'arrive alors un second miracle : les enfants en nuée, nez collé à la vitrine pour admirer mes tableaux. Du jour au lendemain, me voilà propulsé *vedette* de l'école, avec, cerise sur le gâteau vertueux, des notes en hausse !

La technique du collage incorporant des motifs à la matière est devenue lambda, tendance, rassurante, dans l'expression picturale contemporaine. Je l'avais fabriquée tout seul avec ma fantaisie de *gosse*, un petit talent aura fait le reste...

Faite de peurs, de douleurs, sortie d'un imaginaire troublé, je sais aujourd'hui combien la créativité peut naître d'une vitale nécessité de se réfugier dans un monde intime, où l'expression artistique peut générer un bouleversement de vie. L'espérance peut naître d'une difficulté, pour la transformer en défi de résilience.

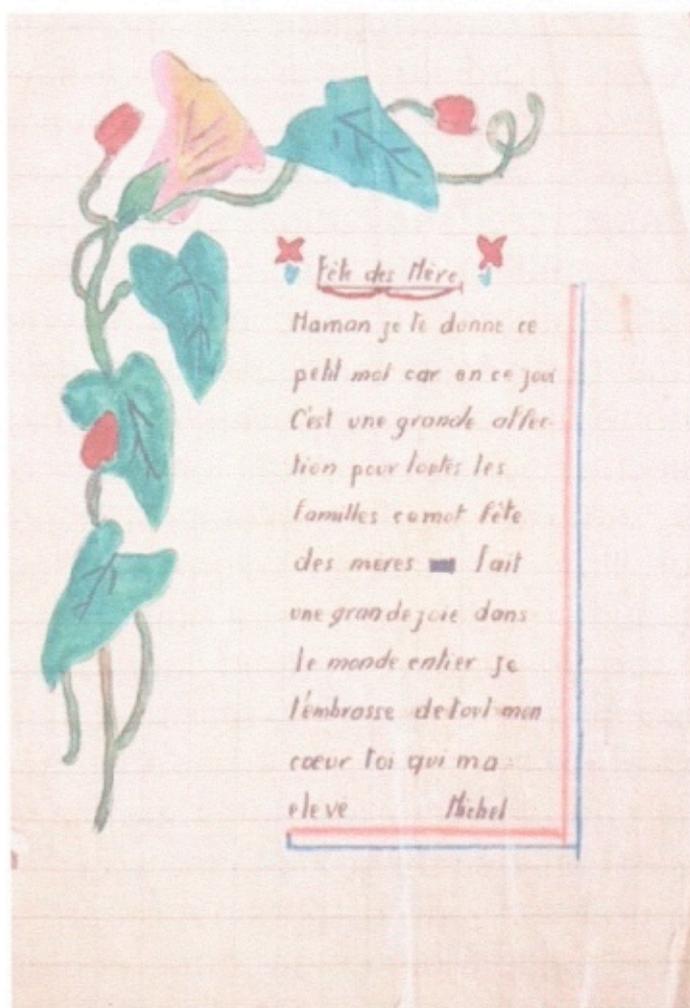
On dira de moi, plus tard, que je suis timide ou réservé, discret. On écrira que je suis un tendre qui s'exprime sur la toile avec un humour rose teinté de noir. Comment, une petite âme écorchée se sera transformée en *homme d'un art*.

Années cinquante. Bien qu'ayant intégré une école *laïque*, me voilà premier en catéchisme avec un plaisir véritable à chanter *soprano* dans ma paroisse, à m'exiler en patronage, à écouter les missionnaires raconter leur expérience, à travailler l'éducation civique, à manger de délicieuses glaces vanille *fait maison*, des sardines à l'huile, à l'huile... Je repense à ce voisin s'arrachant une dent avec une tenaille, au concombre abject de Germaine, aux retraites au flambeau, aux colonies de vacances, aux

jouets de bois, à la Cadillac du frère du voisin, un peintre canadien reconnu, anticipant dans sa décapotable le film *Le Corniaud*, avec Bourvil et de Funès.

Quelle ne fut pas ma fierté, lorsque celui-ci souhaita échanger avec *le gosse - moi -*, au sujet de ma peinture ! Pas plus de deux autos passaient, par an, dans notre rue tellement étroite : l'automobile que mon père avait achetée d'occasion et qui faisait l'événement alentours... et la Cadillac du canadien !

L'artiste canadien était venu me voir, *moi*, pour me parler de *ma* peinture ! Oncle des Amériques circonvoisin ! J'y repense encore, avec autant de gratitude que du bonheur que j'avais éprouvé alors.



Fête des Mères

Maman je te donne ce  
petit mot car en ce jour  
C'est une grande affec-  
tion pour toutes les  
familles et tout fête  
des mères ■ J'ai  
une grande joie dans  
le monde entier je  
t'embrasse de tout mon  
cœur toi qui ma-  
élève Michel



MENU

Hors d'œuvre variés  
Douchées à la reine  
Vin blanc sec  
Escargots Paris  
Rôti de lard  
Haricots verts  
Délices au gûyere  
Salade  
Fraises à la crème  
Savarin  
café liqueurs

La-dessus, interruption de mon univers inventaire à la Prévert nordiste pour une *descente* vers Monaco, la Riviera. Chaque année, pour les vacances : *Avanti ! Via la Riviera !*, comme ils disaient. J'avais mes repères. Ces tunnels creusés pour arriver jusqu'à la Principauté représentaient le sas, la frontière séparant, dans mon esprit enfantin, le nord du sud. Lorsque je me réveillais d'une nuit réelle ou d'une nuée de tunnels, et que de la fenêtre du train j'apercevais en surplomb les lumières de la baie monégasque, c'était un peu comme si j'avais fermé les yeux et que l'on m'emportait par magie, là, dans un tourbillon de flashes, d'une *mer qui dansait*, de yachts desquels scintillaient leurs guirlandes. Un appareil reflétant, à mon imaginaire d'enfant, une ville-bijou. La même ville-bijou que je replacerais, en regagnant mes corons, dans le coffret de ma mémoire jusqu'à l'année suivante. Il faut dire que dans le Nord les seuls luminaires que je connaissais étaient les bec de gaz à la maison.

Au premier jour d'après le grand voyage, les armoiries officielles de Monaco en rouge et blanc, me signifiaient que j'étais passé, en l'espace d'un millier de kilomètres, du gris du nord à la couleur du sud. L'onirisme prenait forme, la féerie commençait. Eblouissement. J'étais, oui, ébloui !

Une de mes tantes paternelles, Clémentine, avait réussi sa vie en faisant un beau mariage avec Marcel Chantrier, représentant en bijouterie, et, pour l'anecdote, copain d'école de Charles Baudelaire. Voitures de luxe, palaces... un statut social ! Tante Clémentine étant couturière, elle possédait également un atelier sur cette Riviera, dont la première vision illumina mes yeux tout autant quelle retourna mon esprit. Me reviennent en mémoire les repas avec Louis de Monaco, Rainier dans sa vingtaine, le Consul de France... c'est que ma tante habillait la famille princière, Edwige Feuillère, Gaby Morlay, Yvonne Printemps... *une époque !*

Les vacances finies, le beau roman, la belle histoire, je remontais vers mes corons gris, rêvassant à la prochaine escapade sudiste.

Dans les années quatre vingt dix, alors adulte, je suis retourné à Beausoleil, la banlieue azurée où habitaient oncle et tante Chantrier. Leur maison était toujours là, ancrée aux confins d'un axe autoroutier. Ils m'avaient vendu un rêve *château en Espagne*, qui a certainement alimenté mon travail sur la lumière. Sont-ils morts, cependant, dans une grande misère ! Un séjour à l'hôpital sans avoir cotisé à la Sécurité Sociale parce que c'était un déshonneur pour mon oncle, si bien qu'en quelques mois, le capital de la vente de la villa Beausoleil fut englouti. Ma tante a fini ses jours chez mes parents, qui ont dû honorer les frais d'enterrement.

Fin de l'histoire magi-tragico-monégasque.

Ainsi, mon enfance se sera-t-elle écoulée entre mélancolie, éveil artistique, peines et joies familiales... la vie d'un garçonnet angevin d'Armentières, au temps de la Seconde Guerre Mondiale. Le film *Les Choriste* illustrera, dans un atavisme parfait, cet univers d'alors.





*Avec mes parents*

## Enfant de la République... lumière en vue

À quatorze ans, on n'est plus vraiment un enfant. On n'est pas davantage un adulte. Reste la case adolescent. Plus question de me laisser impressionner. Autant que l'on se projette à cette saison de la vie, je rêve de m'épanouir dans un petit bout d'immortalité que nous espérons, moi et mon cœur rouge-gris, ou tout du moins, qui inspire mon bouillonnement autour de la peinture. Jamais, depuis l'occurrence du *droguiste*, je n'ai arrêté de peindre. En terme pédagogique, l'école ne me convenait pas, option enfant ou option adolescent. Mes parents n'ayant pas de quoi payer des études à un *gosse* dont la motivation, de surcroît, ne laissait guère augurer un retour sur investissement, je m'inscrivis aux cours du soir du CENP / d'Armentières, l'une des plus prestigieuses écoles en France, où l'on formait des ingénieurs de l'Armée. C'est ainsi que j'ai préparé un CAP d'électricien, puis le brevet, puis le diplôme d'ingénieur. Le tout, en passant par la fonderie, la menuiserie, la forge, le tournage, le fraisage, et autre dessin industriel. Formations techniques en parallèle de l'apprentissage de ce fameux diplôme d'ingénieur. Un mot me vient à l'esprit : *dur*. C'était dur. D'ailleurs, si l'année commençait avec vingt élèves, elle se terminait généralement avec une petite moitié. J'en étais, et j'en étais fier. Je m'accrochais, j'avancais. Les professeurs, tellement sévères en cours du jour, marquaient, entre chien et loup, une proximité bienveillante envers les apprenants. Je n'étais plus le cancre qui recevait des volantes de mon père. Je faisais partie d'un groupe qui poursuivait un objectif. J'en étais. J'en étais. Cette nouvelle forme pédagogique m'avait débloqué, transformé. J'apprenais à m'exprimer, à communiquer sans crainte, à m'enrichir jusqu'au plaisir.

[ Si j'ai créé, dans les années quatre-vingts, à  
/ Bouchemaine, une école de peinture accueillant de  
nombreux élèves, c'est que, comme j'en avais bénéficié  
moi-même, je voulais transmettre cette idée que  
l'enseignant porte une responsabilité dans la perfectibilité  
de l'apprentissage. Une satisfaction tournée enfin vers  
l'*autre*. ]

Fallait-il être galvanisé d'intérêt pour honorer des journées  
élastiques, de l'aube jusqu'à la nuit avancée. Je me  
demande quel adolescent, aujourd'hui, accepterait de se  
lever à six heures du matin pour suivre un apprentissage  
de neuf heures chez un patron, puis d'enfourcher un vélo  
sur vingt kilomètres aller et retour pour rejoindre des cours  
du soir durant trois heures. *Une époque !* Et une audace !  
Ou, un courage ! Ou une folie... une folle envie ! Je ne sais  
pas.

Il fallait être fou, tout compte fait, pour partir seul à vélo, à  
dix-sept ans, direction Aix-en-Provence. Tout schuss vers  
le Sud. La lumière.

Je voulais peindre la montagne Sainte-Victoire et les  
pommiers en fleurs ! Mon imaginaire n'ayant d'égal que  
mon enthousiasme, je me vivais en Van Gogh, dormant  
dans les fossés, me nourrissant de fruits... À cette  
exception près, je ne me suis pas coupé l'oreille !

Je ne suis ni Van Gogh, ni Cézanne ! J'ai peint la Sainte-  
Victoire, *ma* victoire. Moi, Michel Moreau.

Les examens sanctionnant les cours du soir achevés,  
j'inaugure mon entrée dans la vie active en tant que  
dessinateur en électromécanique à Lille.

L'enfant s'éclipse maintenant derrière l'adolescent, qui  
emprunte désormais le passage mystérieux du monde des  
*grands*... la vie.

Pour autant, je poursuis mes dessins, ou, devrais-je dire,  
mon dessein ! Mon destin ?

1 Mon premier atelier, je l'installe, avec leur complicité, chez mes parents. Je leur en saurai gré toute ma vie. Ils ne m'ont pas *couverté* autant que je l'aurais souhaité ou nécessité. Néanmoins, je leur reconnais ici, avec émotion et gratitude, qu'ils auront permis, à travers cet acte de tolérance positive, d'exprimer mon orientation et de faciliter mon introduction dans le monde de l'art professionnel. Mon univers.

J'ai quinze ans lorsqu'on leur demande, en visitant l'une de mes premières expositions, qui est l'auteur des toiles. Flatteur, encourageant, révélateur. Je suis bien en route vers mon soleil.



## Sous le drapeau, la France

En 1960, me voilà dessinateur en électromécanique à Lille, dans une entreprise située près du fameux théâtre Sébastopol. Je travaillais dans un petit local sans fenêtre, instruit par un vieux monsieur qui fumait cigarette sur cigarette. Moi qui n'avais jamais fumé, j'ai récupéré, durant cette période, vingt ans de pollution à la nicotine et autres poisons associés.

Tous les jours, je faisais l'aller retour sur vingt kilomètres, de et jusqu'à Armentières, où je vivais.

Ma motivation avait aussi pour sujet une fille magnifique, un peu bourgeoise, dont la silhouette et le visage restaient ancrés dans ma mémoire du matin au soir... et inversement. Une fille encore.

Après avoir passé mon examen d'orientation, je suis appelé sous les drapeaux. Incorporé, direction : Algérie.

Nouvelle déconvenue pour mon père qui a déjà vu une grande partie de sa famille finir dans la Tranchée des baïonnettes, à Verdun. Accessoirement, il perdra un fils de maladie, mon frère. L'idée de mon départ ne lui est pas une bonne nouvelle.

Pour intégrer l'armée, un bilan de connaissances et de personnalité était nécessaire. Mes réponses durent paraître si dérangementes, que je fus envoyé directement en Algérie où je serai assigné vingt neuf mois. Était-ce une punition pour les fortes têtes, les durs-à-cuire, les benêts récalcitrants ? Ou le salut d'une capacité à affronter la rudesse de ce terrain ? Je m'interroge encore.

Toujours est-il que j'ai traversé la Méditerranée jusqu'au désert des Aurès, une terre aride faite de sable et de pierres, chez des Berbères, les Chaouis, entouré d'officiers dont quatre-vingts pour cent étaient arabes. Je suis affecté chez les tirailleurs à ceinture rouge et chèche sur la tête.

Chèche ? Pas vraiment. J'avais décidément et irrévocablement le cursus d'un olibrius singulier : lorsque tous les autres portaient le fameux turban sur la tête, la

mienne étant trop grosse, l'on dû m'accoutrer d'un béret datant de la guerre de 1914.

Je ne détaillerai pas ici les dix mille cinq cent quatre vingt cinq jours en campagne militaire. J'évoque seulement les trois mois de cellule pour insolence. Problème de gestuelle jugée douteuse ? Autre ? Je ne me souviens pas. Il n'empêche. Ces mois en prison restent un souvenir merveilleux. [ Je ne peux m'empêcher de l'associer, de fait, au confinement qui vient de nous être imposé. ] Je ne m'y suis jamais ennuyé en dépit de l'ultra dépouillé de mon espace privatif - lorsque les autres se serraient à plusieurs dans un dortoir surveillé -, et d'un lit sur béton. Ma liberté liée à cette solitude constituèrent, dès lors, deux compagnes agréables et productives.

J'apprenais à vivre avec l'onirisme qui m'évadait, et à refaire le monde en suivant mon imaginaire. On n'est jamais seul avec ses rêves.

L'armée, le par cœur, les ordres, ce n'était donc pas pour moi. J'avais l'art chevillé en moi. Guerre ou pas.

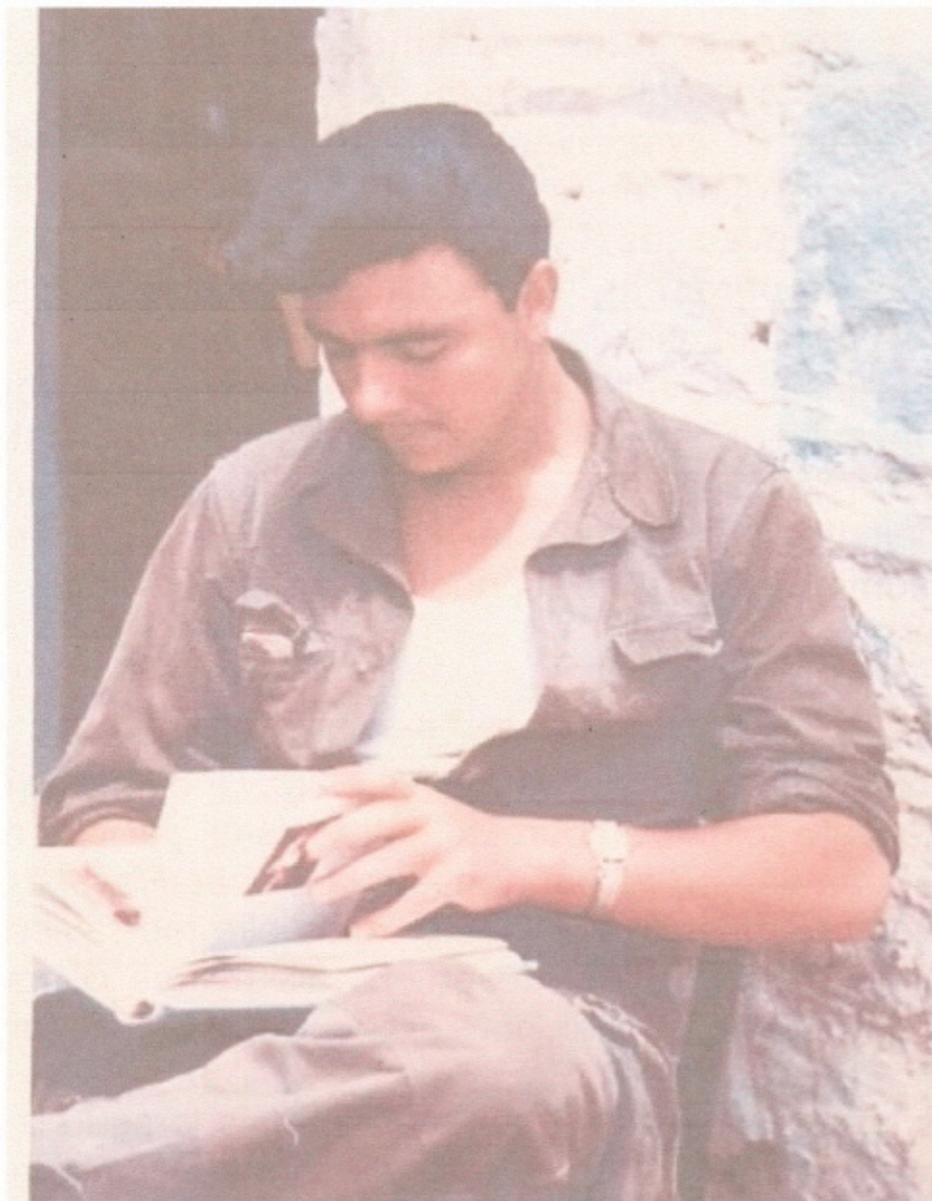
Je dessinais. J'avais l'appui d'officiers qui m'octroyèrent, pas la suite, un local où je dormais, peignais, et où je pouvais recevoir des amis. Les officiers eux-mêmes dormaient en communauté. Ces conditions étaient pour moi somme toute exceptionnelles. J'étais privilégié. L'aura de l'artiste ?

Les filles, décidément... J'avais une marraine de guerre, une belge. Elle m'écrivait tous les jours. Une femme dont je suis encore tombé amoureux, cette fois-ci, par courrier. Ce n'était pas une correspondance à la *Balzac-Hańska*, ou via un réseau Tinder avant l'heure, mais elle me ravissait. En pleine guerre, en plein désert, j'avais à mes côtés et en correspondance quotidienne, les contours d'une femme à rêver.

Nous avons décidé de nous marier. Mais lorsque la réalité de la présentation de visu vint, elle vint aussi défaire notre mythe de l'amour épistolaire. On s'est dit bonjour, ce fut un

au revoir sans retour. Cela me serre au cœur quand j'y pense, mais voilà. Ce ne serait donc pas elle, *Madame Hańska des Aurès*, la femme de ma vie.

A la fin des vingt-neuf mois algériens, nous étions désarmés et la dernière ligne droite semblait très risquée. Le pouvoir décisionnel nous rapatriera dans un bateau, et tant pis pour la tempête et autre quarante centimètres de vomi dans la cale dignes d'un Titanic en Méditerranée : *Fin de l'épisode Armée.*



## Émancipation, mon amie

En 1962, de retour de mon service militaire, j'occupe divers petits emplois pluridisciplinaires tout en cherchant un travail stable (les pieds-noirs étaient prioritaires).

Cette année-là, départ pour mon histoire, via notre arrivée en famille, à Angers.

Mes parents avaient vendu leur petite maison dans les corons, et nous nous installons rue Condorcet, dans la maison familiale. Parents, grands-parents, oncles, tantes, cousins se retrouvaient dans ce lieu, un ancien pavillon de chasse, chargé de l'histoire transgénérationnelle. Les murs murmuraient, contaient tout de ce même sang entremêlé à celui du *par alliance*. Enfant, au premier pied posé dans la maison, je filais au premier étage demander à mon cousin de me jouer au violon la *Méditation de Thaïs*. Je veux être enterré avec la *Méditation de Thaïs*.

Ma grand mère, une femme au certain caractère voire au caractère certain, me racontait des histoires impériales. C'est qu'elle avait connu l'époque napoléonienne ! Quel grand écart en pensant qu'il est question, aujourd'hui, d'envoyer des hommes sur Mars en navette SpaceX !

Est-il possible de croire qu'autrefois ce lieu jouxtait les marécages, alors qu'aujourd'hui c'est le centre ville résidentiel d'Angers.

Ces petits *boulots* conduiront mes pas devant deux jeunes ingénieurs en bâtiment qui avaient repris une entreprise en faillite. Ils n'avaient pas d'exigences particulières, alors pourquoi m'ont-ils choisi, moi, avec ma toile sous le bras que j'avais emportée en en-cas ? Je deviens dessinateur en bâtiment. Cet emploi ira crescendo et deviendra l'un des phares de ma carrière professionnelle - hors les murs de la peinture.

Au fil du temps, l'entreprise s'est développée et je suis devenu responsable du bureau d'études. J'avais créé un *style Moreau* (illustré par les photos ci-après). En observant les croquis de mes maisons, je ne peux

m'empêcher d'en être fier. Je réalise combien ma démarche était moderne, visionnaire, écologique.

Dans le souci d'intégrer la construction à son environnement, d'utiliser des éléments matériels nobles et naturels, mes projets s'inscrivaient dans une projection *éco-responsable* ou *durable* avant l'heure.

Dévolu à mon travail, pour me reposer de mes journées chargées, j'allais me relaxer le soir au Jardin des Plantes, dans le centre d'Angers. Je me faisais un plaisir de croquer quelques statues, qui ne m'en voulaient guère de mordre dans leur chair de pierre d'un coup de crayon gourmand. Cette volupté créative ne restant pas solitaire longtemps, une jeune fille curieuse qui s'intéresse à mes dessins, et voilà une nouvelle amoureuse pour me prendre agréablement du temps. Je l'ignorais encore, mais ce serait elle ma première épouse.

Pourtant, tout à mes occupations diverses et variées tout autant que constructives, je ressens une urgence, un sentiment irrespirable. Je n'ai plus le temps de peindre !

Alors, je cherche. Je suis discret, extérieurement tendre ou timide, boudeur même, mais lorsqu'une idée me hante, le taureau que je suis (astrologiquement parlant) fonce. Je ne parais pas toujours à l'extérieur ce que je suis à l'intérieur.

Dans la propriété de mes parents, et avec leur bénédiction, je construis un atelier de peinture et un bureau. Un atelier, pour être indépendant sans être inféodé à une galerie. Un bureau pour exercer l'architecture nourricière en tant que maître d'oeuvre. Cette activité marche si bien, que me voilà obligé de m'entourer de personnel supplémentaire : dessinateurs, secrétaires, tireurs de plans.

De la restauration de biens, mon activité se développe jusqu'à la construction de maisons, et je deviens Maître d'oeuvre.

[ J'avais une méthode bien à moi : je recevais les couples plusieurs fois, des heures durant. Je passais du temps à les questionner sur le style de leur villa, leurs besoins, leurs hobbies, leurs professions, leur famille. Je devais faire une

étude sociologique des clients et de leurs goûts, de leur mode de vie. Je ne construisais pas la maison de l'architecte, mais la maison de l'habitant, en harmonie avec sa personnalité respectée. ]

Je veux être libre artistiquement et pécuniairement. Et ça fonctionne, ça fonctionne. Avec plus de cent chantiers par an, je décide de m'associer. Je réaliserai ainsi près de deux mille constructions en Anjou, en Alsace, un peu partout en France.

L'architecture ne sera pas mon seul passeport pour gagner mon pain quotidien. Je crée également des panneaux publicitaires de plusieurs mètres de long sur lesquels je peins les futurs bâtiments que je dessine dans mon entreprise. X

[ J'ignorais, alors, que pour me libérer de mes occupations bicéphales et me consacrer entièrement à la peinture, le taureau quitterait son arène, un jour, pour s'installer en Provence. ]



**LE PROJET DOIT S'INTÉGRER AU TERRAIN**

L'homme doit s'adapter à la nature et non la modifier.  
 Dans la mesure du possible, il est souhaitable que le  
 "Bret à vendre" de l'architecte sois l'acte définitif  
 et qu'il soit en accord avec les possibilités de voir  
 (topographie, orientation, implantation, nature du  
 terrain, climat) et de voir d'autres contraintes de  
 l'adaptation au règlement d'urbanisme.



**Vous êtes responsables de votre environnement**

Les maisons naissent des matériaux du  
 sol sur lesquels elles sont bâties,  
 elles épousent le terrain naturel  
 ou elles s'insèrent individuellement  
 en harmonie - en village - en cité  
 sans en faire un pastiche.



Première injonction artistique, lorsqu'une galerie renommée d'Angers souhaite m'exposer. Je refuse. J'ai vingt deux ans, et une détermination déjà farouche, je pourrais presque dire, une prescience. Je ne veux appartenir à personne d'autre qu'à ma peinture. Elle sera ma compagne privilégiée. L'épaule qui enveloppe mes peines, le sourire qui accueille mes bonheurs. Avec elle, la solitude n'aura plus de prise, ni de nom, ni d'impact.

Je refuse cette première exposition hors les murs familiaux : je veux rester LIBRE. Je l'ai déjà évoqué, c'est mon leitmotiv. Le lien héberge inconsciemment le peintre. Le toit de mes peintures sera mon toit. Lorsque, plus tard, d'autres lieux m'accrocheront, ce sera par ma loi, par mon statut d'artiste qui aura gagné sa juste place.

J'exposerai dans divers salons de peinture, remportant de nombreuses médailles et quelques articles de presse me prédisant un avenir plutôt glorieux.

Pendant que je gagnais mon pain quotidien, je pouvais continuer à défendre la passion de ma vie. J'étais jeune, présomptueux certainement, dans l'arrogance fougueuse de mes vingt-quatre ans, lorsque le directeur d'une galerie renommée d'Angers, découvrant ma peinture, m'encouragea bienveillamment à travailler encore avant de revenir le voir. Sorti furieux de l'entrevue, je pensais : « il viendra à genoux me demander d'exposer ».

Dans l'ignorance de ma jeunesse, je n'avais pas compris combien son regard expert m'a obligé. Il m'a obligé à m'améliorer, loin de prétendre que je pouvais arriver à l'art noble avant même d'être parti.

En 1964, j'ai décroché le prix de la Jeune Peinture de Thouars, qui sera suivi par le Premier Prix de la ville de Nantes en 1966.

Entre ces deux temps, en 1965, j'ai reçu à Nantes la coupe de la Société Artistique de l'Ouest.

L'année 1966, celle de mes 26 ans, marque une rupture d'homme à homme, si je puis l'exprimer ainsi. Je me marie et quitte la maison parentale pour m'installer à Blaison. Je choisis ainsi un vieux logis (avec un emprunt à 16 %... *une époque*), que j'aménage dans une intention rustique. Les pierres et boiseries de l'endroit seront la griffe de ma première galerie d'homme et d'artiste indépendant. C'est aussi en ce lieu, pendant sa restauration, que je trouverai une bouteille bouchonnée à la cire, avec un parchemin à l'intérieur. Drôle de rencontre. Je ne connaîtrai jamais son message, la personne à qui j'avais confié l'objet pour me renseigner ayant disparu après coup. Drôle.

Si j'osais faire une opportune relation, je dirais que l'année 1966 m'offrira un autre prix qui gravera ma vie intime, puisque j'épouse Jacote, dite *Rosa Clément*, avec laquelle j'aurai deux fils : le premier, Olivier, naît en 1967, puis Christophe, en 1970. Cette année 1970 opère une passation de pouvoirs dans ma vie, et non des moindres. Lorsque mon second fils vient au monde, mon père meurt. La chaîne d'union familiale a fait son œuvre. La descendance est assurée, et le nom de Moreau ainsi pérennisé. À ce stade de ma vie, je peux m'appuyer d'autant plus sur cette affirmation que mes deux enfants prolongeront eux-mêmes la lignée avec leurs propres enfants, mes petits-enfants, qui feront de moi un grand-père comblé après avoir été un père réjoui.

Cette même année, je suis invité au Salon International de Baugé où j'expose une toile au titre prémonitoire *Inondation en Anjou* (je renvoie au chapitre du Moulin de la Bouère, plus loin).

C'est dans le cadre de ce même rendez-vous que je serai lauréat, en 1968, avec une peinture toujours prémonitoire répondant au nom de *Paysage de Provence*. La Provence, là où ma peinture coule désormais ses jours, dans la sérénité de qui n'a plus rien à prouver, si ce n'est à elle-même, en se remettant inlassablement sur le métier de la quête idéale.

Divers lieux accueilleront mes œuvres, dont, en 1971, la Galerie Guémard à Angers, ou le quartier du Bout du Monde à Saint-Nazaire avec la Terrasse Panoramique, ou encore le Moulin de Bracieux, entre Chambord et Cheverny... villes empreintes de royales majestés.

Et puis, c'est en 1971 que je commence à gagner de l'argent avec mes peintures ! J'entre dans le professionnalisme. Je veux dire par là : j'entre en *Art*. Sans imposture, je peux me qualifier d'*artiste*. Artiste peintre !

À partir de 1972, je réalise un vieux rêve : transformer la vieille écurie-maison de Blaison, en *Atelier* (le nom que je lui donnerai) susceptible de recevoir le public et des artistes. Des noms circulent, Michel Vaissier, Azéma-Billat, Vaslin, Abadie, Maillard, Turbie, d'autres pour la peinture ; une place sera aussi réservée à la poterie, aux bijoux, à l'artisanat.

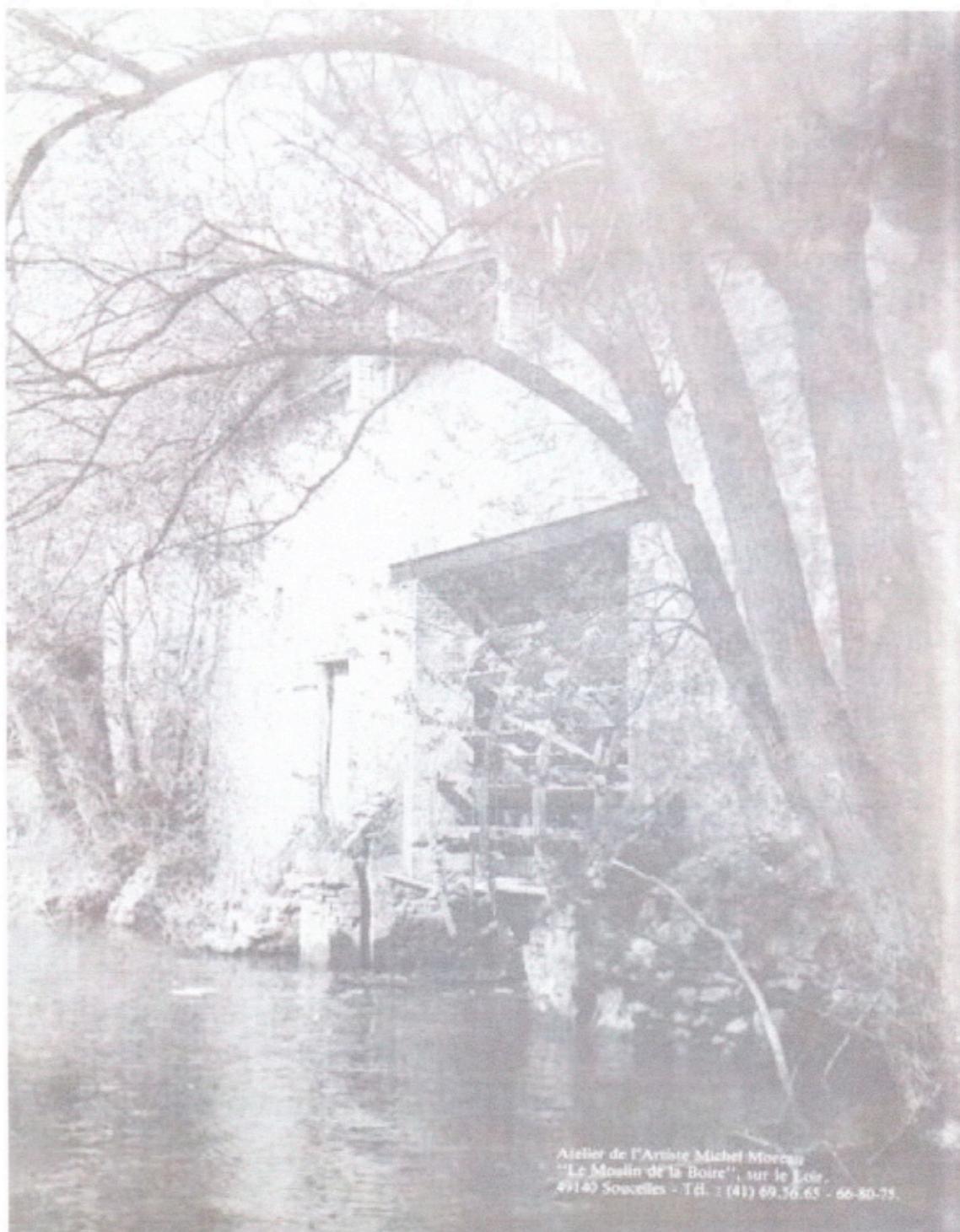
Cette année-là, je reçois le Grand Prix de la ville de Niort. Il faut croire qu'à cette époque de ma vie j'étais emporté dans le tourbillon heureux d'un cercle vertueux. Combien suis-je fier d'avoir vendu une toile au leader mondial du masque implanté à Saumur, et qui peut se targuer d'avoir un musée à son nom : César ! Combien suis-je ébahi encore, de m'être trouvé assis dans un restaurant, au hasard d'un voyage à Venise, quelques années après cette fameuse vente, à côté du petit-fils du même César ! Faut-il croire au hasard, aux symboles, au destin ?

Plusieurs de mes réalisations et œuvres seront acquises par l'Etat, de nombreuses expositions en France viendront impulser ma carrière. Plus tard, je serai invité à exposer à l'étranger : Etats-Unis, Japon, Singapour, Canada, Espagne, Italie, Luxembourg...

Mon rayon d'architecte et d'artiste s'élargit, je suis débordé de travail. Je me suis lancé, je suis lancé. Elle est lancée, ma petite entreprise.



## Au Moulin du *Maître Moreau*



Atelier de l'Artiste Michel Moreau  
"Le Moulin de la Boire", sur le Loir  
49140 Soucelles - Tél. : (41) 69.56.65 - 66-80-75.

Épicurisme, joie, nature, sensorialité, je pourrais dérouler une panoplie d'adjectifs et de verbiages pour signifier cette époque douce, festive, créative, qui nous a baignés dans un flot de sacrées bonnes heures... instants de grâce...dans ma galerie personnelle, au Vieux Moulin.

Près du pont, vous preniez un petit chemin pierreux, vous longiez les peupliers et vous arriviez dans une sorte de petit paradis, sur une presqu'île.

J'avais acquis le Moulin de la Boire ou de la Bouère, sur la commune de Soucelles, quand des contretemps dans les travaux et autres inondations [ je livre ci-après, une anecdote ], m'avaient empêché de mettre à exécution un projet depuis longtemps caressé : exposer chez moi, et recevoir amis, amateurs de peintures et d'arts entrecroisés, dans un cadre auquel j'avais redonné une certaine vie.

J'avais monté tout seul [ un travail digne des constructions de pyramides, j'étais costaud, *une époque...* ] un bâtiment de cinq cent mètres carrés au-dessus du terrain naturel, avec piscine, aquarium... Une grande aventure !

Pour ajouter une touche de sourire à cette narration non exhaustive de la vie au, et du Moulin de Soucelles, je ne résiste pas au plaisir de rapporter ici, une anecdote, les anecdotes ont tellement rempli ma vie !

Nous savions que les inondations y étaient légion. L'eau de pluie s'invitait ponctuellement dans la maison à hauteur de quatre mètres... Parfois, il nous fallait pénétrer à l'intérieur avec un bateau que nous accrochions à la loggia du 1er étage, où nous montions également tous les animaux. Je me dois de préciser que nous entretenions, déjà *babas cool*, pas encore *bobos*, une colocation avec ânes, chèvres, chiens, chats, canards, oies. Les marginaux ! Pour conduire les enfants à l'école, nous traversions le courant en bateau avant de terminer le trajet en voiture. Nous avons même vu arriver au milieu de la maison, deux personnes en tuba : des amis qui avaient traversé la rivière

pour venir prendre l'apéritif.

Notre sweet home aurait pu se nommer ainsi *Arche de Noé*.

Ces difficultés pittoresques, croquignolettes, telles que je pourrais les qualifier avec un nostalgique amusement, étaient sans compter avec mon abnégation. Une ambition au service de laquelle j'avais déployé toutes mes connaissances d'architecte, et une envie guerrière parce qu'impérative, d'en découdre avec les éléments pour honorer mon dessein.

Ce moulin, c'était la pierre et l'eau, celle de la roue à aube, l'ombre et le reflet sur deux hectares.

La minéralité s'accouplait avec la végétation, la faune se nourrissait de la flore généreuse, et l'humain, tel le petit d'homme du *Livre de la jungle*, pouvait dénuder un esprit libertaire et inspiré, en phase avec l'époque. Dans ce microcosme enchevêtré, ma peinture pouvait-elle dialoguer dans un entre-deux dirigé, tantôt vers le contre-jour, tantôt vers la clarté. Entre ces deux termes, accordés, mélangés, en harmonie ou en conflit, est né l'espace. Primitif, très grand, libre, ouvert. Il me semble bien que c'était cela que le public venait rencontrer et voulait retenir : j'étais le serviteur des atmosphères, de l'intimité, du sentiment. Le peintre de la fermeté d'un graphisme maintenu en équilibre avec la sensibilité de l'instinct. Je voulais embrasser tous les horizons pour donner des images à la fois ambitieuses et tendres.

La diversité des sujets, des techniques mises en œuvre, ce souci permanent de la lumière, et toujours l'obsession du trait ou de la tâche, des harmonies discrètement vibrantes m'avaient rendu prolifique en créations de tableaux et en événementiels.



*Moi, au Moulin*

L'été 1977 marquera l'inauguration de la Galerie du Moulin de la Boire/la Bouère, à Soucelles. Mon Moulin, notre Moulin de famille ! Ces fêtes visuelles, résonantes, vibrantes, deviendront récurrentes sur plusieurs années, entre et hors les murs de notre campagne.

C'est dans l'ancien atelier du meunier, transformé en une galerie de cent mètres carrés avec vue imprenable sur la roue à aube et soutenu par des poutres centenaires, que nous allions recevoir spectacles, concerts, soirées littéraires... et expositions, bien entendu. Des mots aux fleurs, de l'écriture à l'art des bouquets, la poétesse et maîtresse des lieux d'alors, Rosa Clément, agrémenterait aussi en lyrisme les soirées au Moulin.

Ainsi, par une heureuse soirée de juin, dizaines par dizaines, les voitures affluèrent - enfin ! - sur un parking devenu trop exigü. Dans ce cadre naturel exceptionnel, huiles, aquarelles, encres - ma nouveauté d'alors à la technique très personnelle -, se confrontaient aux regards curieux et enthousiastes des visiteurs. Mes sujets picturaux rencontraient une foule d'amis. Les semaines suivantes ne démentiront pas ce vernissage réussi.

Ne dit-on pas que l'on revient toujours à ses premières amours ! J'avais déjà exploré la sombre froideur des bleus, les ocres âpres, une peinture rude, forte en contrastes. Pour cette exposition exclusivement mienne, je retrouvais, au Moulin, mes nuances de corail, les sensibles ambiguïtés de mes débuts. Mais avec ce supplément d'âme visuelle que l'expérience apportait de force et de décision.

J'avais consacré une part importante de ma production aux lavis, par des impressions de fragiles équilibres, et encore à des planches traitées aux encres grasses. J'ai pu en tirer des nuances étonnantes ou encore une opacité à la transparence d'aquarelle. Je voulais ouvrir l'horizon vers l'invisible.

Certainement espiègle, je voulais chahuter mes contemporains.

Je voulais que cet endroit fut mon reflet spontané.

Au vernissage, le député Jean Narquin saluera l'esprit de *désintéressement*, l'esprit *Taverne aux poètes* qu'il avait trouvés dans ce cadre champêtre et culturel à la fois. *Désintéressement* et *Taverne aux poètes* : tout était dit, tout était entendu. En didascalie de ce lieu réinventé, on aurait pu lire : *Maison de Blanche-Neige*.

Comme je l'ai indiqué, l'époque était à une certaine insouciance, dévolue aux plaisirs et à un avenir docile. Les amis de mes amis devenaient des amis et les journées s'étiraient, entre mon travail de peintre, mes recherches, mon évolution, des projets en tous genres, et autres rencontres humaines enrichissantes, jusque parfois, au bout de la nuit. Il n'empêche, hormis ces moments de convivialité, c'est dans ce nid confortable que les jours s'écoulaient, me laissant à la portée d'un bonheur simple et authentique.

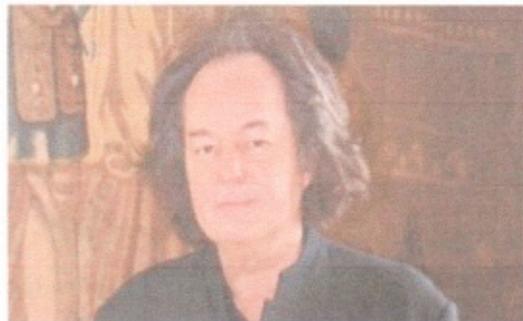
Fragments de vie en harmonie.

## Les copains de bords [ de Loire ]

*La pureté des lignes est dans la générosité fantasque des cœurs, le combat des couleurs est issu des chants de chevalerie des tapisseries, les fleurs dans les mains des femmes et les épées aux côtés des seigneurs ne sont que des passeports antiques à des dits d'aujourd'hui. Partout, dans vos toiles, on sent le désir de le dire, la volonté de le démontrer, la force d'en convaincre le spectateur ; oui, la beauté est éternellement de passage (...).*

*Les Compagnons de la Loire, riches en pavanés de couleurs, ont inventé la peinture musicale.*

Gonzague SAINT-BRIS



Gonzague Saint-BRIS

Nombre d'expositions et de prix émaillent mon parcours, avec, sur une trentaine d'années, entre 1970 et 2000, une double casquette de peintre et d'architecte.

En 1982, me voilà médaillé d'argent au Salon des Artistes Français, à Paris.

Je peux me prévaloir, sans craindre l'usurpation, de me dire *artiste*, désormais. Je suis un artiste français reconnu. Mes parents n'auront pas eu vent de cette distinction si impérieuse pour moi. Le premier, parti en 1970, la seconde, en 1980.

Le printemps de l'année 1982 marque un autre événement : ma participation, avec d'autres peintres, à la création d'un nouveau mouvement : *Les Compagnons de la Loire*.

Telle la saison de la renaissance dans la nature, un vent nouveau souffle alors sur la création. À Tours, La Galerie du Cardinal met au monde une nouvelle école dans la ligne d'un nouveau romantisme, en écho aux recherches esthétiques du *paysagisme mental* formulé par Alain-Alexandre FEDORKOW.

Sur une idée originale du peintre Jacky Claveau et sous le patronage d'honneur de Gonzague Saint-Bris, c'est l'*Esprit ligérien* qui se dessine.

Les Beatles évoquaient quatre garçons dans le vent. Nous voilà nous, Abadie, Bouilly, Charco, Claveau, Dollé, Ferron, Gelis, Moreau, Tillolloy, neuf peintres pris dans les filets dorés d'une aventure picturale tout autant singulière qu'excitante, pour définir, selon la formule de Saint-Bris, *le tissu mystérieux d'une toile vivante imprégnée de couleurs* : le pays de Loire. Une diversité de talents constituait cette nouvelle empreinte dans une convergence d'inspiration. Confluence certainement due au fait que la seconde matrice de l'Homme est bien le pays où il est né, où il vit et qui le façonne.

### **Neuf artistes pour un fleuve**

*Ainsi l'eau, par ses reflets, double le monde, double les choses. Elle double aussi le rêveur, non pas simplement comme une vaine image, mais en l'engageant dans une nouvelle expérience onirique.*

Gaston BACHELARD

Que porte en elle la démarche du paysagisme mental ? Les peintres contemporains s'étaient écartés du paysage, mais la nature est patiente. Ainsi, ces nouveaux *Compagnons* avaient-ils pour ambition, pour désir créatif impérieux, de jeter un pont entre le réel et l'imaginaire ! Sur leurs toiles pouvait se lire l'énergie issue d'un élément primordial, l'eau en mouvement, tout comme l'était leur esprit en agitation créative. Un fleuve était leur fil conducteur, l'eau féconde du désir. Il irriguait les semences de cette nouvelle aspiration créative, en amour avec la nature.

Sous le courant philosophique d'un Gonzague Saint-Bris inspiré dans la maison de Léonard de Vinci, la jeunesse littéraire a appuyé une réaction esthétique en marche.

Nous formions cette petite armée iconoclaste. Nous en étions parfois encore tout surpris, mais nous en étions ! Quelle audace ! Quelle audace ! Nous formions un cercle en flux entendu. Pour notre groupe, entre la majesté de la nature et sa représentation, la forme n'avait plus besoin d'être abolie, ni dépouillée de ses éléments réels. Nous voulions fusionner les règnes minéraux, végétaux et humains afin qu'éclate une nouvelle floraison de la matière et de l'esprit, selon l'idée de Gaston Bachelard.

*On rêve avant de contempler. Avant d'être un spectacle conscient, tout paysage est une expérience onirique. On ne regarde avec une passion esthétique que les paysages qu'on a d'abord vus en rêve.*

Gaston BACHELARD

Les *Compagnons de la Loire* ont ainsi entrepris de célébrer le fleuve majestueux et la grâce de ses paysages. La Loire sur toiles !

Nous étions l'image des peintres d'aujourd'hui reliés à l'éternité de la vallée ligérienne. *Un perpétuel tableau comme une perspective invisible dans le désir des arts.* (Gonzague Saint-Bris)

C'est dans cette même mouvance que nous avons collaboré au Club des Poètes avec Jean-Pierre Rosnay.

### ***Salon des peintres du Val de Loire***

C'est durant l'été 1983 que le premier Salon des peintres du Val de Loire s'est implanté à Villevêque. Cité touristique appréciée des peintres qui portaient en estime ses nombreux sites, quel lieu mieux rêvé pour accueillir les artistes !

À raison d'une centaine de visiteurs par jour, le succès de cette entreprise a imprégné l'endroit, d'autant plus soutenu par des personnalités qui n'étaient pas avares d'implication.

Tel le député, résistant, et Compagnon de la Libération, René La Combe, dit Bottin alias Melville, ou le député Jean Narquin et sa fille, alors conseillère générale Roselyne Bachelot - qui deviendra ministre -, entourés d'une représentation politique fournie, qui honorèrent de leur présence, une médiatisation de bon aloi.



*René La Combe, Jean Narquin, Rosa Clément, moi*

# LES COMPAGNONS DE LA LOIRE



BOULLY  
La géologie du désir

Sur l'initiative de Jacky CLAVEAU, fut fondé le groupe des "Compagnons de la Loire" en 1982, sous le parrainage de l'écrivain Gonzague SAINT BRIS :

"Compagnons de la Loire, ils sont l'image des peintres d'aujourd'hui, aux précédents reliés par le tissu mystérieux du temps : cette toile imprégnée de couleurs qui fait de notre vallée un perpétuel tableau que chacun de nous traverse comme une perspective invisible dans le désir des arts."



CHARCO  
Un flot de nostalgie

Le "Salon d'automne" en 1986, le "Salon des Artistes Français" en 1990 consacraient cette école ligérienne.

BOULLY, CHARCO, CLAVEAU, DOLLÉ, FERRON, MOREAU en sont les initiateurs; Danièle FUCHS les a rejoint.



CLAVEAU  
Un miroir de passions

Les "Compagnons de la Loire" puisent dans la lumière, dans la forme, dans les couleurs du fleuve une vision intérieure surnommée par le critique d'art Alain-Alexandre FÉDORKOW, "Le Paysagisme Mental."

La Loire et ses paysages restent toujours pour eux une image synthétique de la lumière, de la forme et de la couleur; c'est un esprit plus qu'une forme qui ouvre sur le monde de l'âme...

Et là, citons Gaston Bachelard :

"On rêve avant de contempler... avant d'être un spectacle conscient, tout paysage est une expérience onirique. On ne regarde avec une passion esthétique que les paysages qu'on a d'abord vus en rêve."



DOLLÉ  
Le style de la nature

## AU MOULIN DE VEIGNÉ

Les "Compagnons de la Loire" furent les invités de la municipalité de Veigné de 1990 à 1994. Dix années ont passé, ils seront de retour au Moulin, lieu d'activité culturelle, du 17 mai au 25 mai 2003.

Alain NAUD et les compagnons :

"Le champ d'investigation de BOULLY s'ouvre sur la femme, sur l'eau, la pierre, les arbres... se refermant bientôt sur ces mêmes corps, végétaux et minéraux confondus sous le regard des astres."

"D'inspiration essentiellement marine, CHARCO délire une certaine philosophie de l'intimité... Peinture du mouvement sur le rythme binaire du flux et du reflux."

"Prédilection du bleu et retour à l'eau dans l'univers de CLAVEAU, l'eau ne captive pas seulement les dieux et les rivages, elle renvoie la vie qu'elle a donnée."

"Aimant à travailler le mouleux de l'huile, DOLLÉ par le souci de la composition, le jeu subtil des verticales et des horizontales, nous mène au cœur de la quiétude."

"Le graphisme dépouillé de FERRON anime cette impression de mélancolie, comme en témoignent ces barques plongées dans l'absence."

"Ainsi surgit la nudité parée des moires du rêve, des fruits de la terre, MOREAU laisse déborder sa sensibilité, le réel basculant dans l'imaginaire du peintre."

Et Claude TOURNAY :

"Danièle FUCHS peint ces vieilles pierres sur lesquelles croulent des végétations multicolores et quasiment odoriférantes... illustration tangible de l'attache fraternelle qui devrait être celle de la nature et des hommes."



FERRON  
Le rive entre le ciel et l'eau



FUCHS  
Peint ce qui fleurit en elle



MOREAU  
Une projection dynamique de la nature

Les  
Compagnons  
de la Loire

## Lumière sur Lumière

J'ai vingt six ans lorsque je prends conscience de la lumière. Une révélation !

Depuis la naissance, la sortie de la caverne maternelle, jusqu'à fermer les yeux et s'en retourner au noir, la recherche ultime de l'Homme est la lumière. Sa transcendance, sa sublimation. La lumière fait-elle écho à la vie ?

*Du centre de la mère  
Comme des entrailles de la Terre  
Coule la lumière  
A flots  
Le flux  
La porte est étroite pour se faufiler  
Sortir du noir  
Du béant  
Ce blanc qui s'échappe  
Qui fuit comme une lave  
Qui va acculer la matière  
A dévaler le temps  
La tête la première  
Puis les membres avant  
Puis le corps  
Enfin  
Ejecté de sa caverne  
Le corps  
Comme une traîne maculée  
Comme une queue de comète  
Le corps glisse  
Inversion des pôles  
Des ténèbres, descente tout schuss vers le ciel  
La lumière  
Le corps lisse de la mère lui sert de tobogan  
L'enfant paraît  
La vie*

Mon aventure à durée indéterminée avec la lumière fut initiée à dix sept ans, lors de ma première sortie au Musée du Louvre, avec mes parents.

Je suis collé au sol, hypnotisé, devant la *Bethsabée au bain tenant la lettre de David*, de Rembrandt.

Quelques années plus tard, me voilà à nouveau accroché au soleil de la *Femme à l'ombrelle*, puis de *Les Meules*, de Monet.

Troisième expérience à l'identique avec *Les Tricheurs*, du Caravage. Je suis ébloui.

C'est certainement à travers ces rencontres que la *lumière* s'est dévoilée à moi tel un amour incandescent, évident, ancré dans ma démarche définitivement.

***Comment ai-je trouvé, puis développé ma propre technique en direction de la lumière ?***

Au commencement est le néant, le noir. Vient la lumière, le blanc. Blanc scientifique ou religieux, il pose sa base dans le mot *espérance*. La confrontation noir/blanc engendrera des vibrations, le Big Bang, et provoquera la naissance de la matière. Par la rencontre du bruit et du silence, se développera la communication. Par l'observation, se développera la gestuelle, l'intelligence de la main.

Noir, blanc, vibration, bruit, silence, communication, gestuelle, intelligence : voilà, la source qui abreuvera l'ossature de mes toiles.

Je peins mes premiers tableaux avec de l'encre d'imprimerie sur du papier bristol. J'utilise alors quelques couleurs, trois ou quatre, en direct sur le papier. Voilà ma base.

[ *Les galeries me feront souvent reproche de travailler sur du papier. En France, la confusion entre toile tableau et toile tissu dérangeait. Ce qui n'était pas le cas à l'étranger où l'on faisait fi du support employé. ]*

Seconde étape, je maroufle la toile sur du papier. [ *Ce qui me vaudra les mêmes remontrances* ]. La technique du marouflage consiste à coller une surface légère sur un support plus solide avec une colle forte dite *maroufle*.

À l'usure, ponctuellement cette question revient en boucle : pourquoi ne pas travailler en direct sur la toile ?

Alors je deviens chimiste. J'invente un produit pour retrouver le côté lisse de la toile, son aspect de porcelaine. Ce sera un mélange de poudre de marbre et de résine.

Mes recherches s'étendront ainsi sur une vingtaine d'années.

[ Les recherches de l'artiste ne s'arrêtent jamais. Il digresse de la droite ligne de l'acquis pour poursuivre une évolution de la surprise, en quête de son graal. Le chanteur Christophe représentait bien ce chercheur de la création suprême, tandis qu'il passait toutes ses nuits à malaxer la musique. ]

Il y a trente ans, je trouvais *le* produit industriel qui me donnerait enfin le résultat escompté.

### ***Le secret de ma lumière ?***

Le grand secret de la lumière ne tombe pas du ciel. Il se découvre, strate après strate.

Je consacre ce chapitre à ce qui anime mon travail, sa raison d'être : l'exploration de la *nitescence*, ou, comment je fais rayonner mon oeuvre.

Et je révèle l'envers du décor parce que la lumière vient du dessous de la toile.

Pour faire une toile, il faut un sujet. Grande histoire de la création.

Le sujet ne se décide pas. Un jour, on ne sait ni pourquoi, ni comment, il entre en soi. Il demeure en soi pour mûrir lorsque soudain, et parce qu'il devient impossible pour l'artiste de vivre avec, c'est l'expulsion. C'est dans ce timing, comme à la faveur d'un accouchement, que le

peintre va créer le sujet.

C'est une phase plutôt spéculative qui vient d'être évoquée. Apparaît la méthode. L'outil qui va métamorphoser l'idée pensée - plus ou moins abstraite - en image posée.

La phase opérative s'ouvre ainsi à la discrétion du chef d'orchestre pictural.

En premier lieu, j'applique sur le support l'enduit industriel évoqué plus haut.

Dès lors, il faut organiser la composition de la toile.

La recherche de l'*équilibre* est l'absolu incontournable du tableau. Seuls trente pour cent du temps seront alloués à la peinture qui *gribouille*. La recherche de l'*équilibre*, est essentielle.

Lorsque le sujet est dessiné, c'est désormais son sens de l'*harmonie* qu'il faut appeler. Quel sera l'ordre de grandeur qui permettra de transmettre le dessin dans sa plénitude ?

Une fois la dimension choisie, le transfert peut s'opérer sur la toile enduite.

Le peintre jette alors le dessin au crayon, étape par étape, pour procéder, in fine, au figé.

[ Telle une recette de cuisine, tous les ingrédients et leur manipulation doivent suivre la règle d'un listing, d'un timing, d'un traitement spécifiques. Une stratégie multiple et unique à la fois. ]

Si je décris ici l'ébauche d'une ébauche, c'est que les étapes de la création se montent un à un, chacun dans son ordre d'apparition sur la toile, avec la même importance à mes yeux.

Ainsi, après le trait originel le dessin primordial est tracé avec un bleu outremer. Le bleu outremer m'est cher : c'est la seule couleur qui fait vivre, bouger, vibrer toutes les autres couleurs.

Les couleurs enterrent la physionomie du trait et la vivacité des autres teintes, quand le bleu outremer se met au service de l'éclat.

Pour m'approprier le sujet figuré sur la toile au trait bleu (outremer), je repasse le trait bleu (outremer) avec du

violet. C'est le violet qui octroiera la puissance.

Le bleu va donner le *la* de la vibration quand le violet délivrera la force.

Je garde des traits en bleu de ci de là, pour conserver la vibration suivant la sensibilité ou l'émotion que je ressens et qui fait bouger mon oeil.

Vient l'étape créative de l'ambiance. Le bleu outremer servira à nuancer l'ombre et la lumière. Pour ressentir la totalité du sujet, il faut aller jusqu'au bout de soi-même ; lancer les couleurs et nourrir la toile.

La matière est produite et révélée.

La peinture sèche, la main du peintre projettera des glacis sur les trois quarts des parties claires, celles qui intègrent la lumière. Le glacis étant composé d'un mélange de jaune citron et de vermillon, le blanc devient orangé.

Ces éclats de glacis font exploser la couleur tandis que l'artiste se laisse guider par ce feu expressif.

Enfin, la surface sera caressée avec une brosse pour laisser passer la lumière entre les taches.

Une lumière que l'artiste aura philosophiquement lâchée aux bons soins du spectateur.

Si cette lumière vient de la toile, en fait, elle est intérieure. Elle a juste passé le tamis de la matière pour venir éclairer les regards.

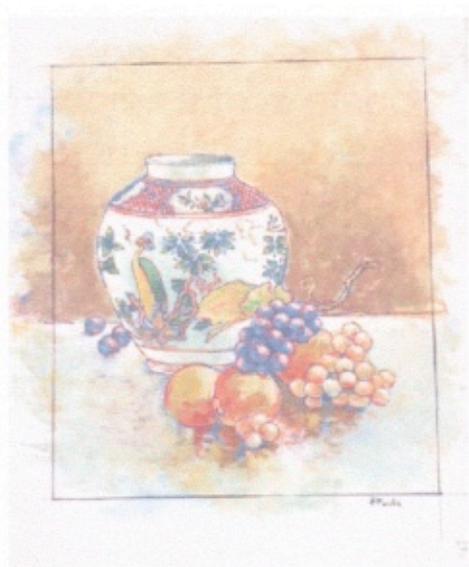
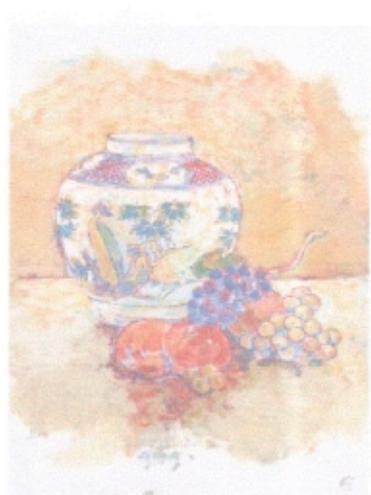
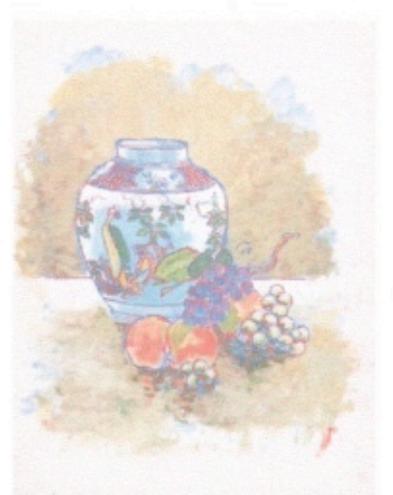
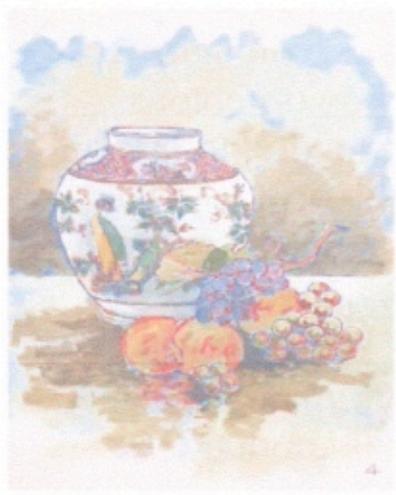
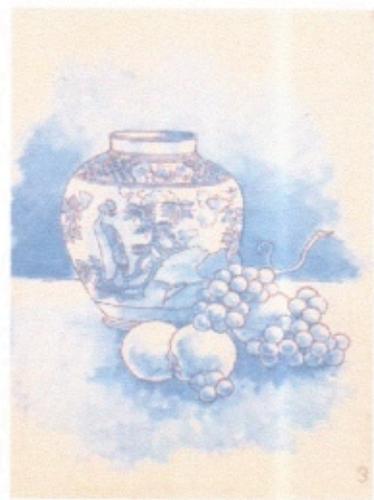
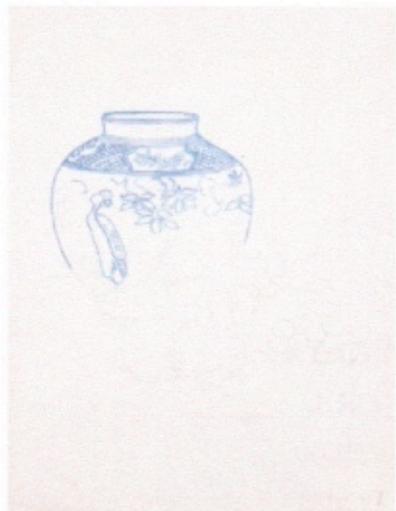
Le peintre demeure le médium entre la toile et le spectateur. Il représente l'intelligence de la main qui a permis à la peinture de converser avec l'âme du public.

[ Avant de parler, l'on communiquait avec le geste ] .

L'oeuvre, enfin, fait écho à l'esprit de celui qui la regarde.

Voilà une triade, artiste-peinture-public, exprimée en subtilité sensible.

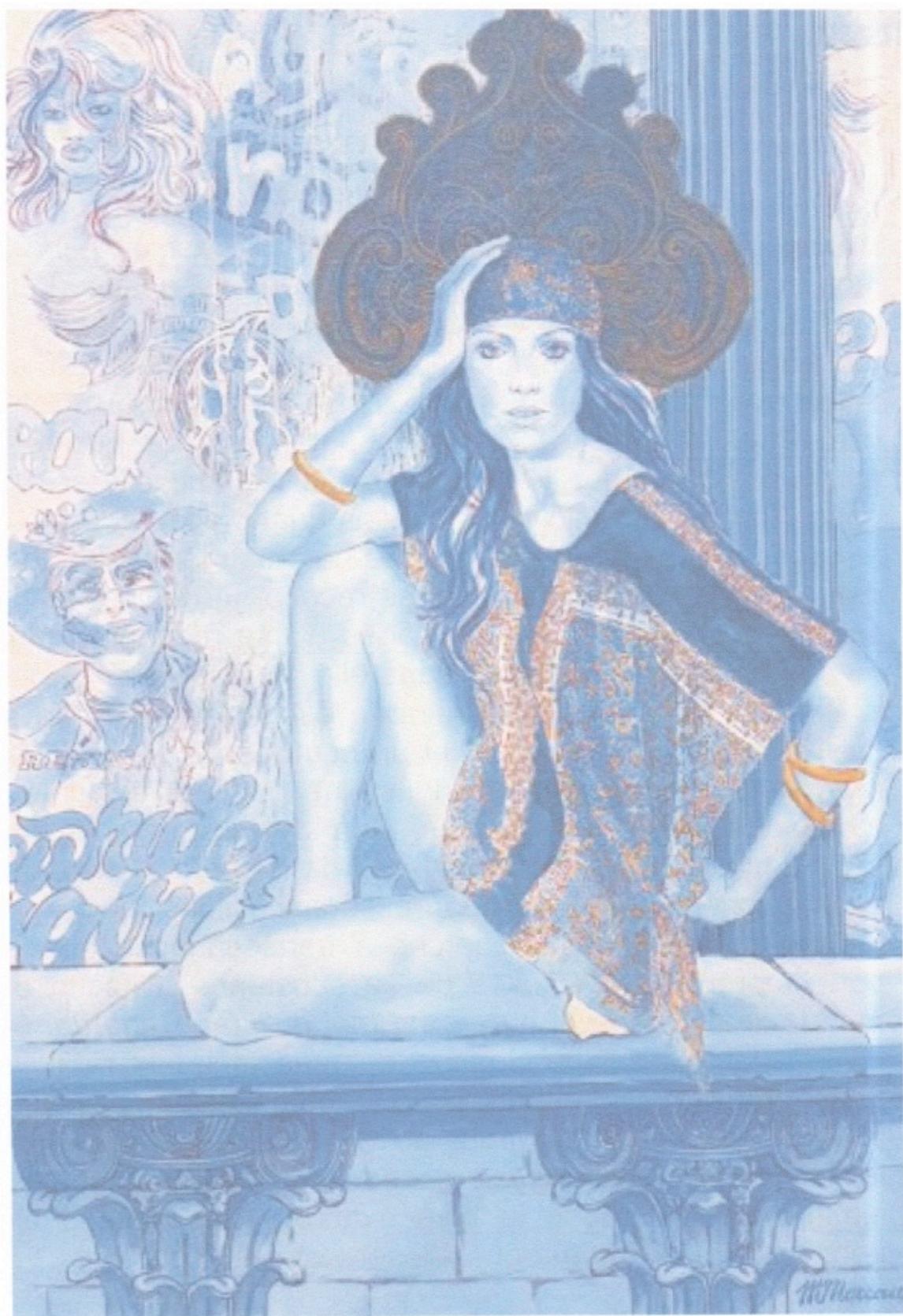
*Il y a longtemps que je me suis déterminé : je suis lumière et je suis bleu. C'est ainsi que les dès m'ont été jetés.*



## Lumière bleue

Par-dessus le *toi* des guitares  
Ses yeux et son sourire bleu  
La nuit mêlée à ses cheveux  
Chaque train oubliait sa gare  
Le flux et le reflux de la mer intérieure  
Qui animaient mon cœur à la cause du sien  
Me faisait ressemblant à ces ombres de chiens  
Qu'on voit laper, la nuit, des restes de lueur  
Mon égyptienne, ma mythique  
Quand nous baignerons-nous à nouveau  
Au port d'Alexandrie entre ces vieux rafflots  
Dont la voile crevée donnait de la musique  
Du haut de la plus haute pyramide  
Léchées par des millions de regards touristiques  
Entre son, lumières, légendes et cantiques  
Je t'apporte ces mots de sang encore humide  
Ces inhumains versets d'amours suprahumaines  
Quand le poète écrit d'amour à son aimée  
Il charge son stylo d'encre à éternité  
Puis lui dit simplement : *Madame, je vous aime*  
*Et je vous saurais gré de l'avoir remarqué*

Jean-Pierre ROSNAY  
Fondateur du Club des Poètes



## L'oeuvre de Michel Moreau : *technique*

*Je suis lumière. Ah ! Si je pouvais être nuit ! Mais ma solitude, c'est d'être ceint de lumière. Ah ! Que ne suis-je sombre et nocturne ! Oh ! Comme je me désaltèrerais aux seins de la lumière !*

NIETZSCHE

Ma peinture est une seconde nature. Elle est un écho à mon ego, bleu. À mon *je* adressé à *vous*, spectateurs de mes scénographies inventées. Avec elle, je pars à la recherche de mon temps [ intime ] perdu, enfoui, recréé en miroir avec la réalité. Il y a du Proust chez Moreau. Notre relation est sensuelle. Elle me charme, je peux la définir *d'homme à homme*. Je la sais. Je sais quand elle se fait douce, pulpeuse, enjôleuse. Je sais quand elle est prête à engager la conversation avec mes natures mortes, à flâner dans mes jardins extraordinaires rococo, je devine quand elle se tatoue dans mes paysages ou se reconnaît dans mes personnages. Je sais quand elle me toise ou cherche la baston. Je le sais. Ma peinture est une femme. Je la sais. La femme, toujours, tel un couturier. Picasso, Dali, représentaient les femmes dans une griffe et selon leur méthode bien reconnaissables. Mon style et ma technique procèdent de la même manière. À la recherche du beau subtil caché, virginal, du beau essentiel, illimité, guidé par la lumière toujours, j'ai cherché à transcender la femme pour imprégner mes toiles de sa substance. Chacun de mes tableaux parle. Il dit : *c'est moi qu'il faut regarder !* Il invite à entrer en lui. Chacun de mes tableaux refait le match. Là, où réside tout l'art de sa composition, il s'oblige à garder le spectateur pour ne pas le perdre ailleurs. Il invite à soulever le rideau de sa lumière jaillissante. La lumière surgit lorsque le bleu exhorte. Complicité duale pour enrôler à l'intérieur et exploser extra-muros.



*dynamisme et lumière*

*Selon Jean Cocteau, une ligne est en danger de mort tout au long de son parcours.*

*Cette phrase symbolise le monde pictural créé par Moreau : recherche d'un subtil équilibre entre la réalité et l'imagination.*

*L'artiste ne transcrit pas sur la toile la simple réalité, mais l'écho de cette réalité, avec les états d'âme qu'elle suscite. La vibration de l'espace pictural est le souci majeur de l'artiste, qui recherche un maximum de puissance expressive.*

*Son œuvre témoigne d'un tempérament sachant allier rigueur théorique et spontanéité créative.*

*Le sujet est l'étincelle qui va faire germer, chez le créateur, son message et sa sensibilité.*

*Michel Moreau a besoin d'une force matérielle qui évoque, dans sa mise en œuvre, une passion autonome qui viendra cerner la forme. Il existe chez cet artiste une imagination triptyque très développée : imagination mentale, matérielle, formelle, qui réussit à créer des images à contextes multiples, superposables, et évolutifs suivant nos aspirations ou nos désirs analytiques. Il en va d'une proposition passionnée, audacieuse, novatrice. En ce sens, son art atteint sa fonction qui est de susciter la naissance du désir à travers une confrontation entre le réel et l'imaginaire.*

*À chacun de trouver sa voie.*

**Alain-Alexandre FEDORKOW**

*Critique d'art, membre du Syndicat de la Critique Parisienne, membre de l'Association Royale des Artistes Professionnels de Belgique, auteur d'ouvrages sur la peinture contemporaine, conseiller artistique de galeries, châteaux-centres d'art, biennales et salons d'art, réalisateur de films.*

Je porte en moi une certaine timidité et je m'exprime peu. Lorsque j'entreprends une toile, le thème est en moi depuis très longtemps, soudain, j'éprouve un besoin d'expulser toutes mes émotions. Rien n'est apprêté. Juste une maîtrise technique et le saisissement qui s'empare de moi selon l'inspiration. Juste le conflit de l'impulsion [ ce qui doit sortir ] et de la discipline [ la virtuosité ]. Libre d'a priori, de violence, ma démarche est allégée de concepts esthétiques ou philosophiques préexistants. L'artiste s'enferme parfois dans un dogmatisme, avec son cortège inéluctable de redites. Si l'écrivain Georges Duhamel évoquait le monde en son déséquilibre, je me préoccupe de marcher sur la voie du milieu, celle du matérialisme et de la rêverie, je m'entête à réussir l'exploit que Caïn le pragmatique ne tue pas Abel le chimérique.

À l'origine, paysagiste avant tout, ma pente naturelle m'éloignait de plus en plus de mes sujets pour tenter de transcrire l'essentiel : la lumière. Luminosité diffuse et mouvante des demies-teintes, accords discrets et secrets des gris et des bleus, il s'agissait de me laisser surprendre par des états transitoires ou des atmosphères fugaces : l'éphémère, en somme. En poursuivant l'insaisissable je me trouvais entraîné, malgré moi, vers une abstraction sans substance. Avec le risque d'aboutir, ultime évolution, à la toile blanche ! Avec, par voie de conséquence, la mort de la subsistance !

Sans doute mon métier d'architecte m'aura-t-il servi à prévenir une dilution. Sans doute, ai-je pressenti, à sa faveur, le danger d'une noyade dans l'informel. Ce modèle me fut précieux ; j'ai éprouvé le besoin de structurer mes toiles, de leur rendre une ossature, un squelette, sans pour autant renier l'acquis de mon passé pictural. Je suis parti en quête d'un équilibre. Voie du milieu entre couleur et structure, qui remettrait de l'ordre dans cet entre-deux à la fois mouvant et échafaudé. Sans toutefois, immédiatement

trouver mon graal.

Ce retour à la construction, à la composition par le dessin, a fait surgir un nouvel obstacle sur mes toiles : l'emprise dévorante du trait qui peut la gangréner, la rendre anecdotique, alors que le sujet doit demeurer à sa juste place, simple véhicule de l'inspiration.

Comment ai-je contourné cet obstacle ? En construisant mon sujet d'une manière très figurative, je le colorie avec des tons essentiels, mais sans modelé, uniquement en aplats. Lorsque cette opération est terminée, je me dégage du sujet pour me laisser impressionner par ma toile. Là, le corps intervient, et d'une façon gestuelle, j'efface le sujet représenté. Ce qui me donne des lignes de forces nouvelles. Un peu comme si j'effaçais une réalité pour la remplacer par ma propre conception de l'espace. Une fois passée cette brève impulsion, la réflexion, parfois très longue, m'amène à restructurer, autour de nouvelles lignes de force, une vision figurative à l'image de ma personnalité. Ainsi, ai-je appris à construire un tableau comme un maître-bâtitisseur des temps anciens. En dosant la rigueur de l'artisan-charpentier et la fantaisie de l'artiste-créatif.

La construction de départ devient secondaire lorsqu'elle s'anéantit pour mieux renaître, nymphe métamorphosée en image. Dès lors, aucune différence n'existe entre une nature morte, un portrait, ou un paysage ; sigles commodes ne recouvrant, en fait, qu'une réalité : celle de la toile... ergo celle du peintre ! Couleurs et formes sont indépendantes de tout modèle extérieur, et n'interviennent que pour équilibrer d'autres couleurs et d'autres formes. Pour concourir, enfin, à l'unité du tableau, à son autonomie.

L'organisation, la structure et le sujet seront, en définitive, les moyens qui me permettront de communiquer avec le public. Je ne veux m'enfermer dans aucune tendance, je ne veux pas être le peintre d'un genre.

*Maîtrise* du procédé et *sensibilité* s'harmonisent et se complètent. Intervient la *main*, outil autonome, qui guide le subconscient à l'aune de ces deux protagonistes. Ma sensibilité s'émeut au spectacle de la nature au lyrisme réservé. Je nomme cet effet : intimité du sentiment.

Quatrième élément dans la partition, la *lumière*, qui, techniquement vient de la préparation des fonds - souvent une lumière bleue pour la ligne, et une lumière jaune pour les volumes -. Elle sert de véhicule, elle se place en service pour transmettre et faire participer le spectateur à mon émerveillement.

La lumière ne provient jamais de l'extérieur. Elle n'est pas captée. Elle irradie du sein même de la toile à travers les entretoises des lignes de force. Comme prisonnière d'un cristal ou d'un prisme, elle rebondit et se décompose, elle se réfléchit et se diffracte, gamme chromatique où l'incessant travail de construction/destruction du peintre fait chanter en arpèges de délicates harmoniques. Démultipliée, morcelée, la lumière découpe le plan en pages biens différenciées, à la façon d'un vitrail ou d'une solarisation. Chaque forme est enchâssée, mais l'ensemble grandit et déborde du cadre strict du châssis. Alors, la toile se revendique pour ce qu'elle est : un espace bi-dimensionnel !

Partant d'un support clair, progressivement assombri par un jeu de glaces, je fais naître la lumière en débordements, en faisceaux qui éclairent les toiles par le dessous. De l'effusion à la profusion de la lumière et des couleurs, je laisse déborder la sensualité.

Il faut beaucoup d'années avant d'acquérir la maîtrise de sa technique, sachant qu'elle est toujours en évolution.

Le bleu Moreau ? Ma couleur. Quand un peintre a su se faire « sa » couleur, c'est qu'il a un petit quelque chose qui est plus que du talent. Ce n'est pas du talent, ce n'est pas du génie, c'est un petit quelque chose qui délimite sa parcelle singulière sur la route de l'art. Lui.

## Sous le soleil exactement

Je devais partir. Il me fallait couper la branche qui vacillait en moi. C'est arrivé en Provence, près de l'endroit où se jouait *Bonjour tristesse*, de Sagan, tout près. J'ai goûté à une autre lumière et je l'ai trouvée à mon goût.

À l'abri des regards, à Callas, les papilles de ma peinture ont muté, entre la garrigue, l'Estérel et la mer.

En 1989, je prépare mon départ pour la Provence, toujours à la poursuite de la lumière

De nombreuses toiles, déjà, annonçaient ce départ, les journalistes le proclamaient régulièrement, lors de mes expositions. Je partais retrouver les émotions de mon enfance, lorsque je *descendais* en vacances chez ma tante, à Monaco.

Les dates étant un repère bien marquant dans la vie d'un Homme, je me reporte à l'année 1990. Cette année-là, je vends le Moulin de la Bouère pour m'installer dans la campagne varoise, tout près d'un moulin à huile et d'un petit village charmant, Bargemon. Je continue, en parallèle, à faire fonctionner mon école de peinture à Bouchemaine, près d'Angers. Au fil du temps, les deux mille kilomètres par semaine se font sentir. Tous ces bouleversements font basculer ma vie, je m'interroge sur le contenu de mes toiles. Ma peinture semble s'adoucir avec peut-être plus de subtilité, de raffinement. Plus de métier ? Concentré sur mes natures mortes, mes premiers contacts avec le Japon auront-ils une influence sur ma réflexion. Mes toiles deviennent plus classiques, le sujet semble prendre le dessus sur ma pensée et sur ma main... Une facilité qui me renvoie de la platitude.

Pour la première fois de ma vie, je vais rester plusieurs semaines sans peindre.

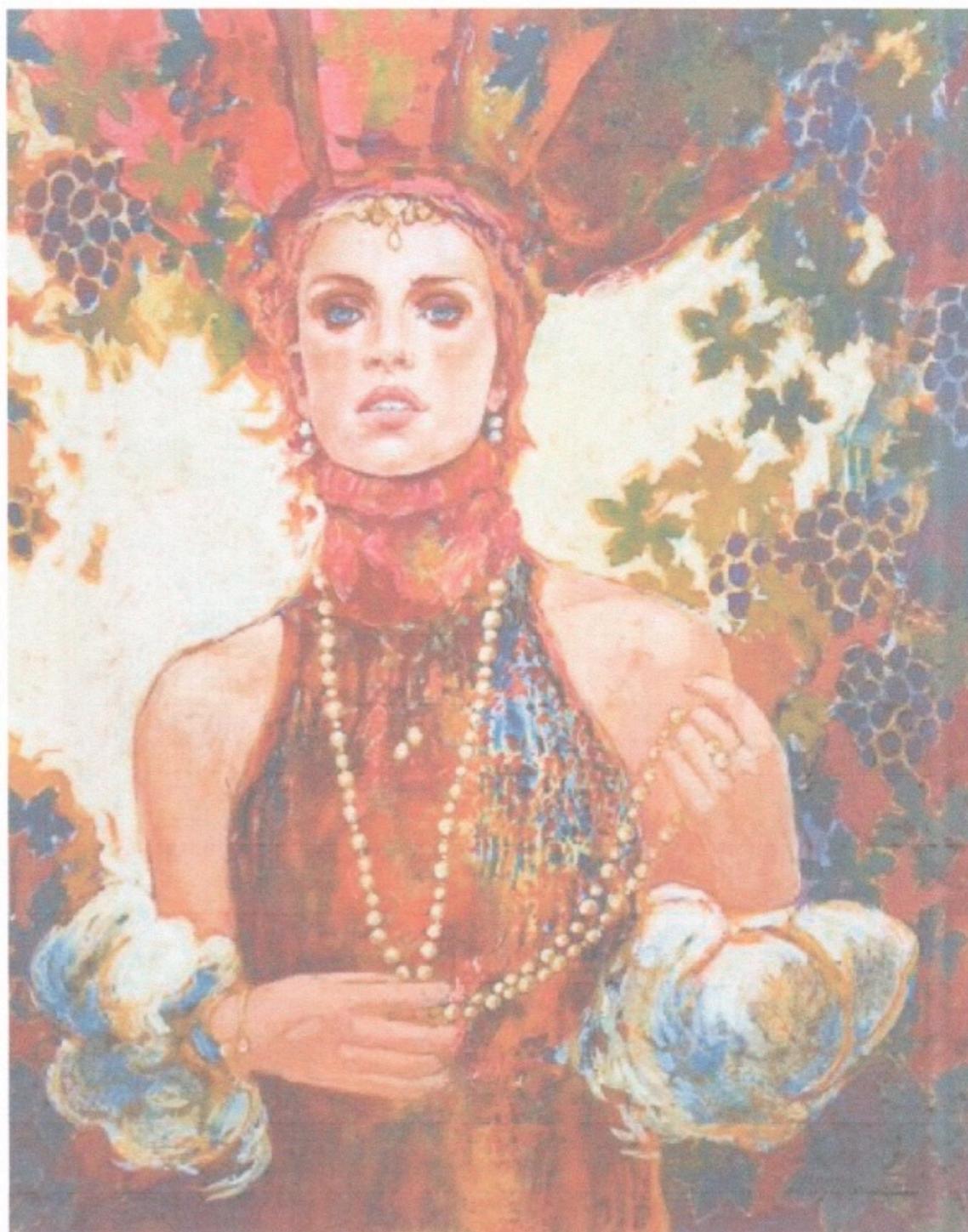








*Voudriez-vous savoir qui est le couple ? Certainement le même en anticipation créative qui, étudiant, était tombé amoureux de cette toile, qui dix ans après était venu l'acheter, et qui, aujourd'hui, doit être lui. Le couple. En définitive...*









**Blanc**

Il fait noir sur mes couleurs. Je ne trouve plus le chemin, sale temps sur mes toiles. Il pleut de la matière informe, incapable de délivrer ses arcs-en-ciel. Comme une toupie, je fais des ronds improbables autour de mes pinceaux..... et je m'éloigne de leur centre de gravité. Je perds la truculence de mes pigments. Ma peinture se dort.

À vouloir saisir l'impalpable, mon écriture picturale s'épure presque malgré moi, à un point tel que je pourrais me diriger vers une abstraction sans substance, aboutir à l'ultime évolution : celle de la toile blanche. J'y suis.



Et ce bleu  
Comme au fond de la volupté  
Je te volupte, c'est un fait  
Et comme, je dirais  
Mes notes perlent le blues  
Déclinées ton sur ton  
Sur mon vide toile blanche  
Mon cœur cogne  
Au rythme du sang grenat  
Étalé là  
Perdu, éperdu  
Qui impulse et impulse  
Mais je n'ai plus la foi  
Cette fois  
C'est la bonne, je crois  
Mon sang n'a fait qu'un tour  
Qui tourne autour du rien  
Et toi la sourde oreille  
Vidé de sa substance  
Mauvais sang  
A mon cœur défendant  
Qui dans l'ultime rôle  
Lâche sa désespérance  
Sale temps décidément

Dans le mille !

C'est bien le cœur...

*Sandy TOURNIER*

Je fais des recherches, j'expérimente en éliminant mon ressenti. Des semaines plus tard, pourtant, comme en colère, je trace de grandes lignes de construction. Ou de destruction ! Je cherche dans ces lignes, l'abstraction, le mouvement, le vent, les odeurs, la structure émanant des différentes heures de la contemplation du sujet.

Est-ce là, un nouveau point de départ ? Mes constructions iront plus encore vers l'abstrait sous influence de Turner, ou vers la page blanche, ou vers une reconstruction définie par mon imaginaire.

C'est ainsi que mon imagination reprend le dessus. Me voilà reparti vers la lumière, et les vibrations qui s'imprimeront définitivement comme la base de ma peinture.

J'aurais compris, alors, que la troisième dimension de la lumière, celle qui part du fond de la toile, passe *dans et par* la matière, pour venir éclairer l'âme du spectateur.

Un cycle d'une dizaine d'années plus tard, en 2001, j'avais dans l'idée de construire une immense propriété où mes deux fils viendraient vivre. Mais, nous savons combien les plans de l'existence peuvent ne pas être linéaires, voire *contrariens* (expression boursière), contrariants, aussi.

C'est à Callas que j'ai décidé d'élire domicile. Ce lieu abritera, en 2002, ma seconde union avec Annick, visage blond et figure emblématique de La Baule, ayant laissé, à travers son école de danse, sa trace dans l'univers balois. Les femmes auront été parmi les grandes affaires de ma vie. Les femmes, toujours !



En 2011, le Festival de Trélazé m'accueille dans le cadre de son exposition d'été aux Anciennes écuries des ardoisières.

Si, par le passé, le peintre du Moulin de Villevêque teintait de couleurs pâles et de chromatismes contigus les paysages qu'il captait, éclairés par la délicate lumière de Trélazé, à l'école des impressionnistes je chercherai à transmettre le charme de l'instant donné.

À Callas, la lumière méditerranéenne n'a pas uniquement influencé ma peinture. Les toiles individuelles se sont transformées en fresques. Bagnols en Forêt, Bargemon, Pennafort.

Que représente, pour l'artiste, la création d'une fresque ? Une liberté macrocosmique, un imaginaire augmenté, une trace indéfectible, une visibilité démultipliée ?

Une délocalisation de son art tournée vers le plus grand nombre, pour tomber dans les bras du domaine *public*.... ?



*Un monde s'effondre et s'efface quand, privés de masques, nous devons affronter la réalité ; alors, nous cherchons confusément un visage, un masque qui nous ressemble en une projection sur un autrui. Les femmes de Moreau nous ressemblent, se ressemblent, les femmes de Moreau ressemblent aux femmes. L'artiste accentue la folie obsédante des masques. Sur la toile, il scande des accents qui résonnent sans fin l'érotisme, ce mélange alchimique des âmes (armes) féminine et masculine, sans cesse diluées dans la matière.*

*Un monde agonise, et les femmes de Moreau traversent la folie, projetant l'image de leur propre visage loin devant elles, droit devant nous, comme si ce visage devenait le notre et nous faisait face, avec la chance de renaître dans une projection de l'âme.*

*Ces visuels, comme des négatifs de la réalité, représentent l'âme secrète des êtres et des choses ; approche sensible et préhensible d'un onirisme qui invite à le suivre.*

*À nous, alors, d'ajouter notre vécu, notre aspiration, notre réceptivité, pour servir de révélateur et reconstituer la réalité qui nous convient.*

*La création orchestrée par Moreau, organisée et inconsciente à la fois, transpose au présent un éternel passé qui se trouve propulsé en avenir. Véritable stimulus de notre imagination, via le filtre créé par lui. Cette phase extatique appartient à l'âme. Elle est un éternel présent, porteur de la confusion des temps, sur toile.*

*L'artiste livre son œuvre comme le mot FIN d'un scénario qui naît et meurt dans chaque toile.*

*Rubens les voyait gaies et rebondies  
Lautrec les voyait dépravées et réelles  
Matisse les voyait oisives et voluptueuses  
Michel-Ange, c'est tout juste s'il les voyait  
Gauguin, sensualité  
Henry Moore les voyait abstraites  
Van Gogh, son propre cerveau de fou génial*

*Et vous ?*

*Pierre-François BON, Amateur d'art*

L'art de peindre est une aventure à chaque fois renouvelée. Je réfute tout système ennemi du progrès, dès lors que je doive y sacrifier ma liberté. Ma peinture est une sensitive qui n'exclut pas une réflexion profonde sur l'union de ma pensée et de mon geste.

Mon objectif est de fournir au regard un émerveillement. Toute la vie se tient dans le regard.



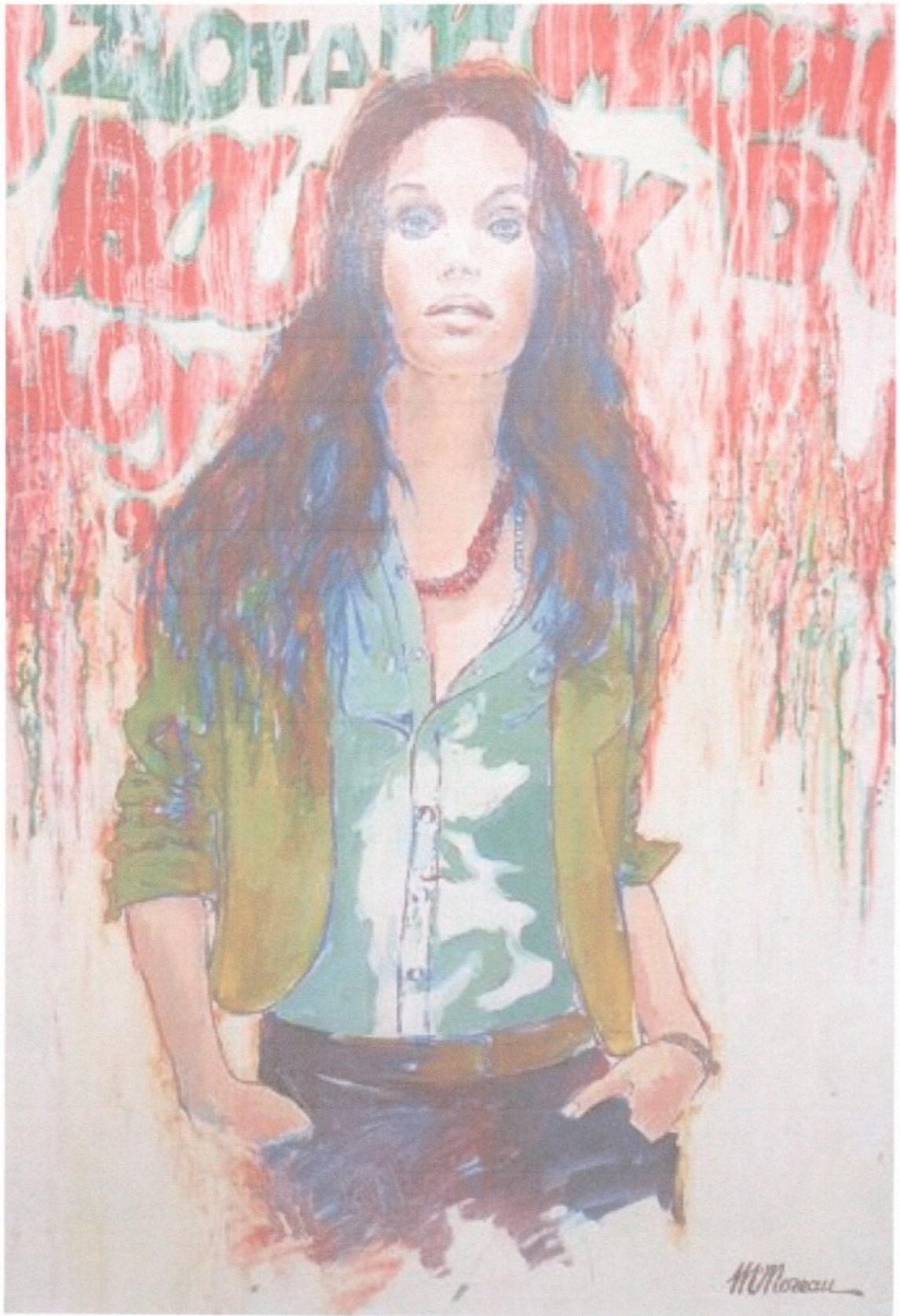
Près de la source enchantée  
De la sylve endormie  
Une herbe d'amour est née  
À peine cachée  
Dans son berceau de rosée

À l'éveil de son sommeil  
Les lucioles, troublées  
Caressaient ses lèvres  
À peine colorées

Dans la fraîcheur  
De sa robe d'aurore  
Étonnée, émerveillée  
Elle souriait aux gemmes argentés  
D'un ciel rêveur d'été  
Et son souffle, léger  
S'harmonisait au vol passager  
Des brumes effilochées  
Qui murmuraient

*Si vous passez  
Près de la source enchantée  
De la sylve endormie  
Comme une fée  
Déposez un baise  
À l'herbe d'amour  
Née d'une goutte de rosée...*

Rosa CLÉMENT



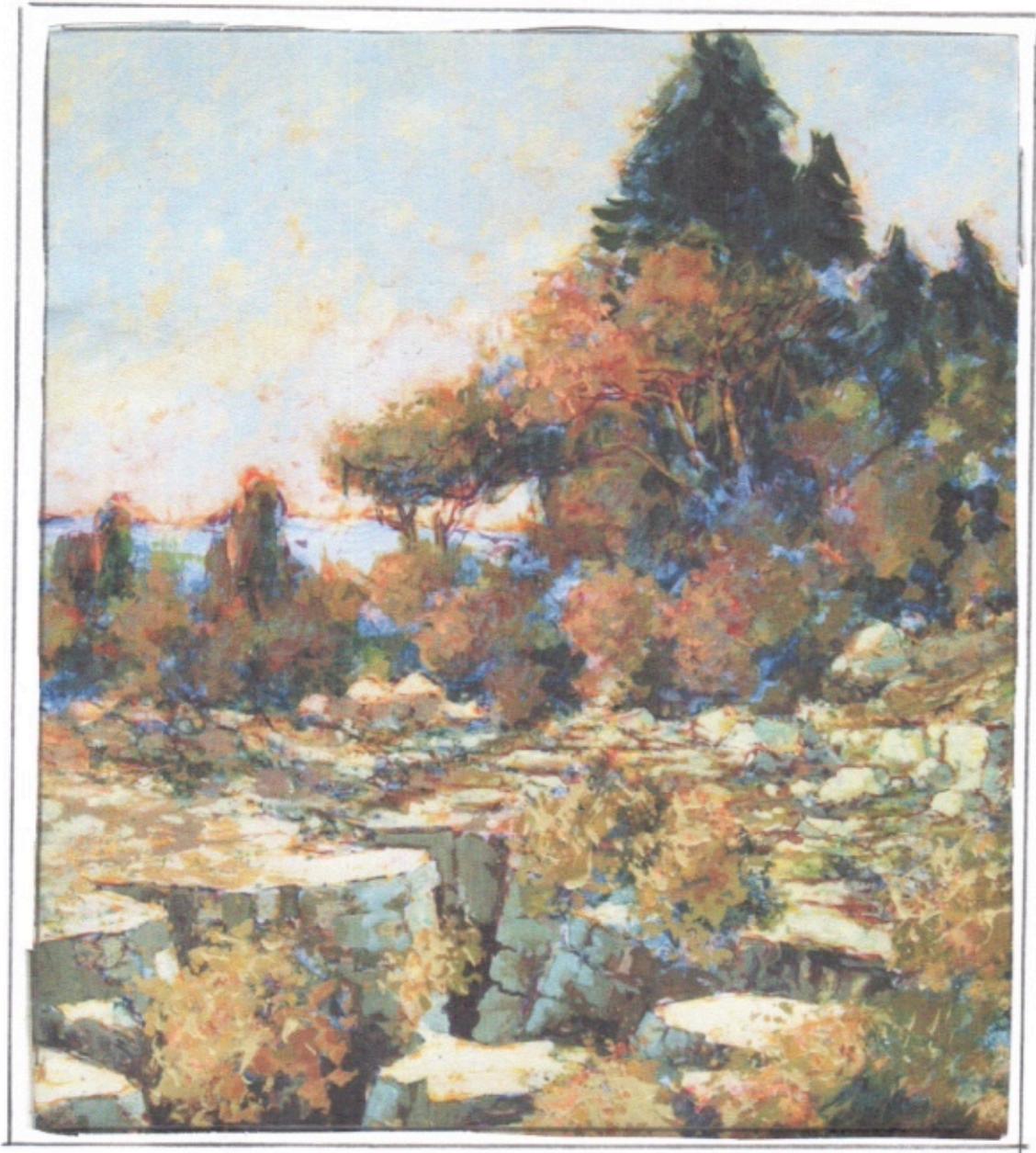
Hé, Mūjer !  
Glissement progressif vers le plaisir  
Regard cristallisé  
Je danse la pavane  
Quand le Martini dry effleurera tes lèvres  
Ton sort sera joué  
Fière comme madrilène  
Je prendrai mon envol  
Silhouette incandescente  
Ma bouche  
A bouche sur la tienne  
Vibre comme la flamme  
Je fais danser mon ventre  
Caverne de l'amour  
Jusqu'au baiser final  
La mixture me va bien  
Aimante amante  
Je suis Femme  
Grande consolatrice des amours en détresse  
Des chagrins sibyllins  
Femme  
Mamma mia !  
Qui tape le manioc ou cultive ma terre  
Qui me farde à Bangkok ou qui prie à Athènes  
Possédée par le rythme  
Je me lance un défi  
Je me rebelle à l'ordre :  
  
Sois belle et lève toi !

*Sandy TOURNIER*





25 F

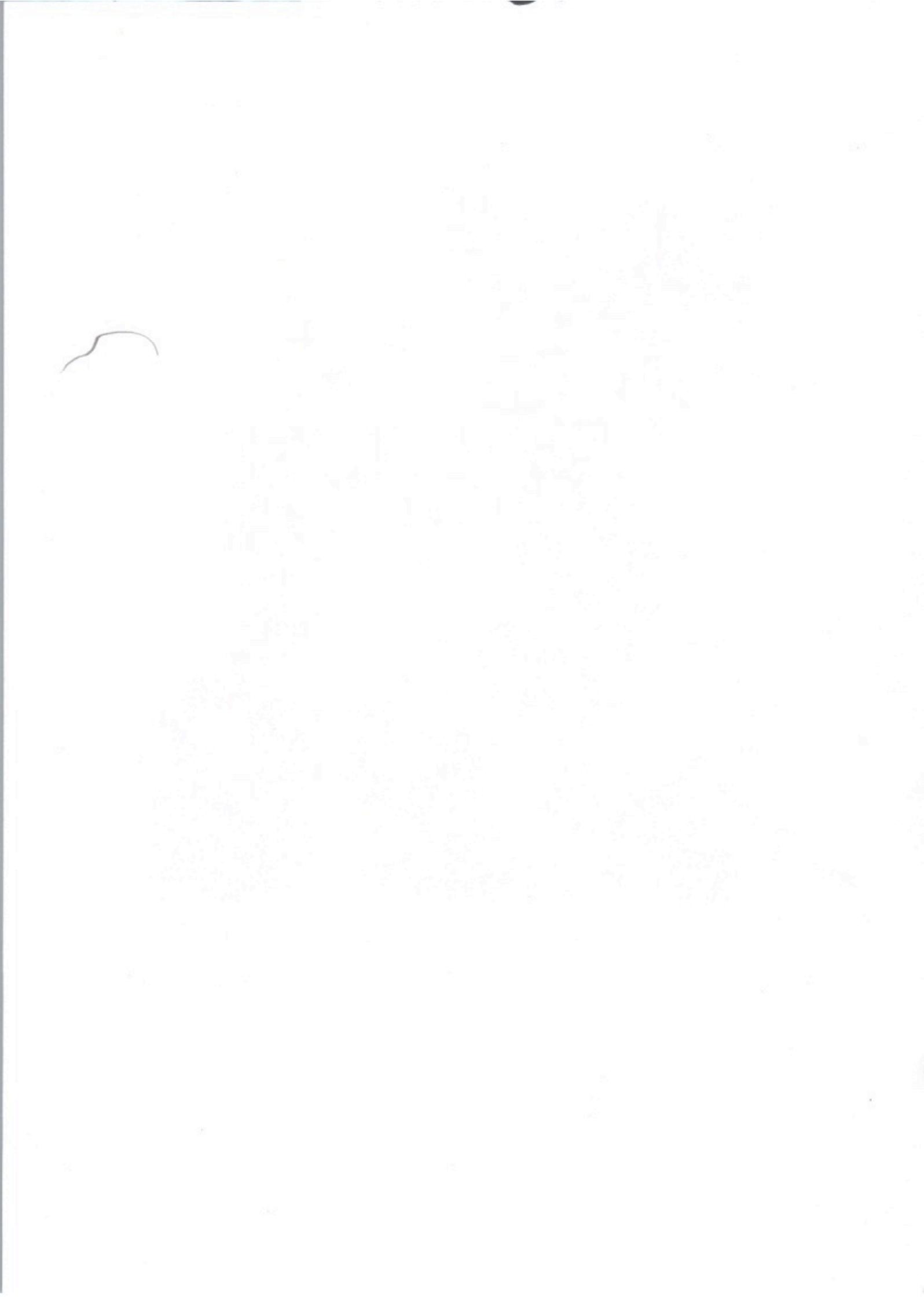


100x100



*Je ne pouvais pas ne pas appeler une femme pour refermer ce chapitre.*

Michel Moreau



## Quelques FRESQUES

1991	Complexe des Gorges de Pennafort (Var)
1999	Salle des Mariages Mairie de Bagnols en Forêt (Var)
2000	Salle Conférences Mairie St Paul en Forêt
2001	La Croisette Cannes

## COLLECTIONS

### COLLECTIONS PUBLIQUES

Saint-Nazaire  
Angers  
Orly Ouest

### COLLECTIONS PRIVÉES

Etats-Unis : Chicago, Floride, New-York  
France  
Canada  
Suisse  
Japon  
Arabie Saoudite  
Luxembourg

*Belgique*

*etc*

# INVITATION



1969 - 1989  
SOPHIA ANTIPOLIS,  
1ère TECHNOPOLE D'EUROPE,  
fêtera ses 20 ans  
les 7 et 8 JUILLET 1989.

Pour marquer cet événement,  
des personnalités du monde entier  
se rendront à Sophia Antipolis  
ces jours-là.

De Grands Noms  
de la Recherche, de la Science,  
de l'Industrie et de la Culture  
dialogueront avec vous autour du thème  
"HUMANISME ET MODERNITE"  
lors d'un colloque organisé  
le 7 juillet sur le site.

De nombreuses autres manifestations  
auront lieu le 8 juillet.

Nous serons heureux  
de vous compter parmi nous.

A très bientôt.

## Sophia Antipolis

20 ans d'Humanisme et de Modernité

## Quelques DISTINCTIONS & CREATIONS

- 1964-1972 Prix de la jeune peinture, Grand Prix Ville de Nantes, Médaille d'or Salon du Val d'or, Grand Prix du Salon de Baugé, Grand Prix Ville de Niort, Grand Prix Ville de Saumur
- 1982 Médaille d'argent parmi 3000 peintres au Salon des Artistes Français Paris  
Avec neuf autres peintres, création d'un nouveau mouvement : *Les Compagnons de la Loire*
- 1980 Création Ecole peinture Bouchemaine
- 1986 Hommage Salon d'Automne Paris
- 1987 Prix Jean Meunier du Gemmail Tours
- 1989 Colloque sur l'Humanisme à Sophia-Antipolis pour le vingtième anniversaire de sa création. Entre autres invités : Jacques Chaban-Delmas, Mélina Mercouri, Simone Veil, Léopols Sehdar Sengor, Barbara Hendricks, Pierre Boulez
- 1990 Grand Prix Gémail Ville de Tours  
Invité d'Honneur Salon du Chevalet Tours
- 1991 Annuaire de l'Art International
- 1993 Création Galerie « Les jardins du Majestic »  
La Croisette Cannes
- 1995 Création Galerie La Baule  
Edition Lithographies Japon
- 1996 Affiches Variations Musicales Angers
- 2000 Médaille Vermeille des Arts Sciences et Lettres  
Lauréat Mérite et Dévouement français
- 2004 Invité d'Honneur Salon de Trélazé
- 2008 Médaille d'Or des Arts Sciences et Lettres
- 2016 Participation Restos du Coeur Brignoles-Hyères  
Invité Honneur Rencontres Culturelles Armées du Sud Callas  
Pôle Culturel des Comtes de Provence à Brignoles  
Mairie de Bargemon

2008 Galerie Le Vernissage Carmel USA  
Chapelle St Augustin Flayosc  
Salle Beauséjour Callas

2009 Galerie Red Bank USA  
Casino et Colisée Biarritz  
Les Arcs  
Angers Bouchemaine

2010 Callas  
Hôtel d'Anjou Angers

2016 Exposition Bargemon

2018 Vernissage galerie de Fréjus – Ecoles  
peinture Fréjus et Callas  
Galerie St Paul Montréal  
Californie exposition sur 4 ans USA  
Chetking Galerie USA exposition  
permanente

- 1991 Galerie Arts et Comparaison Nantes
- 1992 Exposition Espace Mercière-Jacobins Lyon  
Galerie La Villa des Arts Pau-Bizanos
- 1993 Celia B Guedj Lyon  
Hôtel d'Anjou  
Marseille Hommage à Vincent Scotto
- 1994 Galerie La Main d'Or Paris  
Exposition Arts et B Singapour Alliance Française  
Exposition Nouméa  
La Caverne des Arts Chantilly  
Galerie des Jardins de la Fontaine Nîmes
- 1995 Galerie Salvany Clermont-Ferrand  
Exposition personnelle Tokyo
- 1996 Galerie Chetkin USA  
Exposition Tokyo, Mitsukoshi JAPON  
Galerie Georges III LUXEMBOURG
- 1997 Théâtre Angers
- 1998 Beverly Hills Los Angeles USA  
Galerie Art Brillant Tokyo JAPON
- 1999 Galerie Tosaka Art Brillant Paris et Los Angeles
- 2001 Galerie Forum des Images Albi  
Galerie Guedj Lyon et ESPAGNE  
Galerie Chetkin USA  
Galerie Vaillant Avignon
- 2002 Galerie Nuages et Lumières Lyon
- 2003 Galerie La Belle Image Naples ITALIE  
Galerie des Remparts St Paul de Vence  
Art Club rue de Rivoli Paris
- 2004 Matignon Galerie Chicago USA  
Galerie Carmel USA  
Hôtellerie de Pennafort expo permanente  
Galerie NPR Cassis  
Galerie Art Club Cassis
- 2005 Galerie Mollignon Chicago USA
- 2006 Morrison Gallery USA  
Caverne des Arts Chantilly
- 2007 Musée Ministère Affaires Culturelles  
Draguignan

## Quelques EXPOSITIONS et les GALERIES

*(liste non exhaustive en années et en lieux)*

- |         |  |
|---------|--|
| 1960-62 | Exposition de groupe   |
| 1964    | Prix de la jeune peinture  |
| 1965    | Grand Prix de la Ville de Nantes   |
| 1966    | Médaille Or Salon du Val d'Or  |
| 1971    | Galerie Guémard Angers<br>Galerie du Moulin de Bracieux<br>Galerie de la Renaissance à Alençon   |
| 1972    | Galerie du Tertre à Blaison<br>Exposition de la Ville de Saumur<br>Grand Prix Ville de Niort   |
| 1974    | Galerie des Arts Saint-Nazaire   |
| 1975    | Abbaye de Maillezais<br>Taverne des Poètes Angers  |
| 1976    | Chapelle des Pénitents Blancs Vence  |
| 1977    | Moulin de la Boire Soucelles   |
| 1978    | Vence  |
| 1979    | Galerie Gutenberg Strasbourg<br>Exposition Ville de Niederbronn les Bains<br>Mérite de l'Ordre des Architectes   |
| 1980    | Musée de Rochefort sur Mer<br>Galerie du Théâtre de Genève<br>Galerie Boulaouen Nantes   |
| 1982    | La peinture devient mon activité principale  |
| 1983    | Rencontre avec Gonzagues Saint-Bris et<br>Exposition chez Jean-Pierre Rosnay,<br>fondateur Club des Poètes à Paris « Vivre<br>en Poésie » (émission de télévision) |
| 1984    | Galerie du Musée Paris<br>Galerie 99 Tours   |
| 1986    | Hommage Salon d'Automne Paris  |
| 1989    | Exposition CORDIS Sophia-Antipolis<br>Salon de Villevêque<br>Exposition Hôtel d'Anjou Angers   |
| 1990    | Canada, édition La Palette : 200 visions<br>nouvelles<br>Salle des Ventes Rennes, La Flèche,<br>Chantilly, Arles, Galerie Main d'Or Paris                          |



# Hotel d'Anjou

1, boulevard Foch - 49100 ANGERS - Tél. 02 41 88 24 82



*Michel Moreau*

***Dans les années quatre-vingts, l'on m'a commandé la rénovation de l'Hôtel d'Anjou, anciennement lieu de villégiature pour les italiens fortunés qui venaient en France ; il était situé en plein centre d'Angers, face à l'Hôtel de Ville. L'hôtel existe toujours.***

# ARTS · SCIENCES · LETTRES

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'ÉDUCATION ET D'ENCOURAGEMENT  
COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (PRIX THORLET)

OFFICE DE RAPPORT DE LA COMMISSION CONSULTATIVE  
DES ACADEMIQUES, DES UNIVERSITÉS ET PROFESSEURS  
LE CONSEIL D'ADMINISTRATION ARRÊTE LE

## DIPLOME DE MÉDAILLE de VERMEIL

à *Michel Moreau*

*Artiste Peintre*

le 14 Juin 2000



L.D.P.I. Litho Relief

présente

**Michel MOREAU**

**Exposition permanente de ses œuvres lithographiques**

## Lignes de vie

Expositions, partenariats, fresques, collections, lithographies, ouvrages, hommages : je crée, je suis invité, honoré, reconnu, moi, Michel Moreau. Je ne tiens pas en place, sauf devant une toile blanche, en quête de l'élixir suprême : une naissance sans cesse renouvelée, à la faveur de mon art.



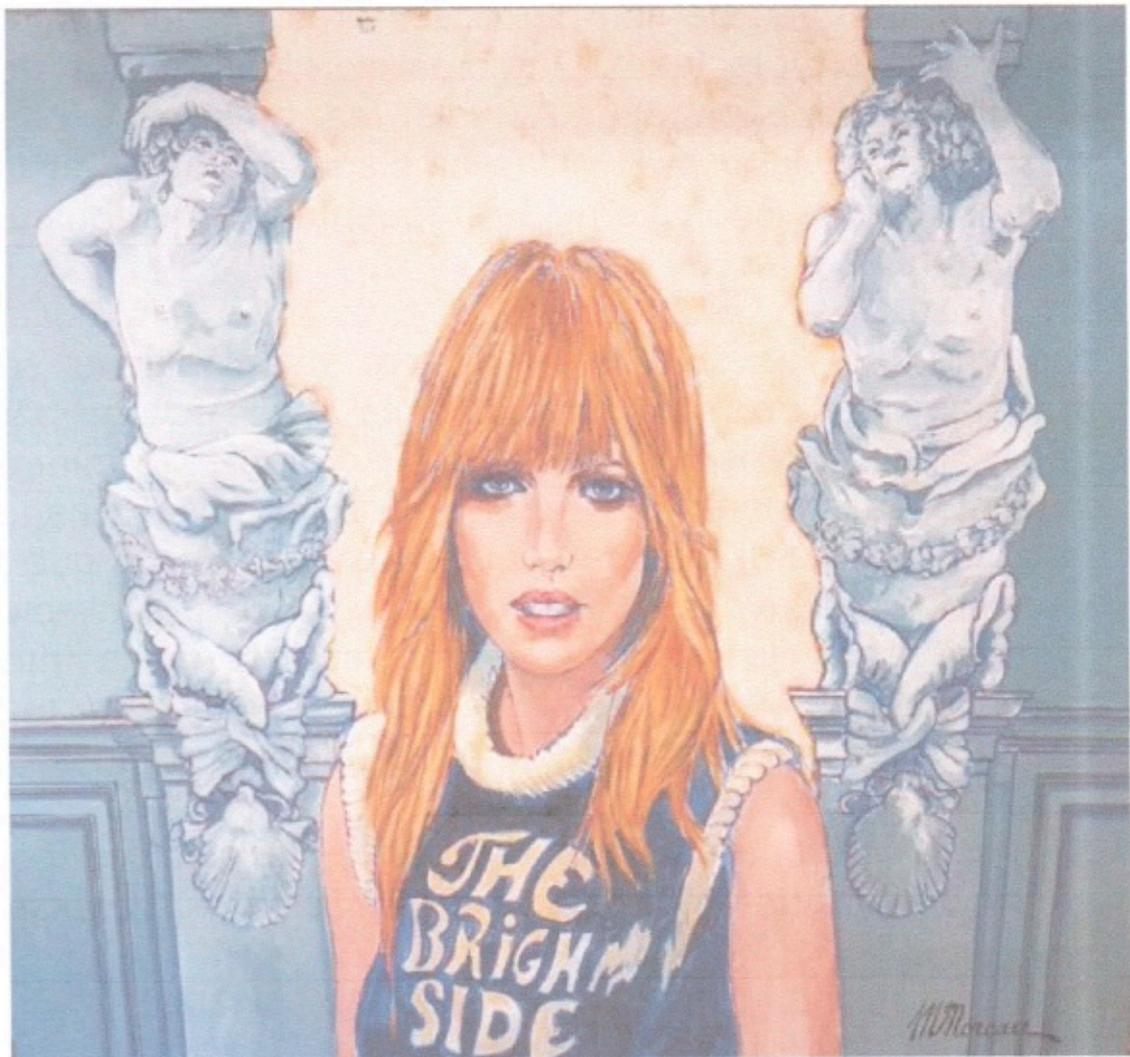
*Nul ne détient la vérité, mais on a le droit de défendre Sa vérité, en gardant toujours l'esprit ouvert sur son évolution.*

*La fin de l'émerveillement, c'est la mort de l'esprit...*

*L'immortalité, c'est dans la relation à l'autre que tu la gagneras. À travers ce que tu crées et par le biais de ce que tu dis.*

*En définitive, de ta vie tout s'efface, tout devient gris. Il reste des fenêtres de vie.*

Michel Moreau



## Rétrospective en Perspective

Les larmes de l'homme exilé en 1940 ont séché à la Libération, tandis que le petit Michel âgé de 3 ans, moi, retrouvait les bras de son père. Des bras maladroitement tendres, mais protecteurs. Des bras qui n'ont été que peu les bras d'un papa-gâteau, mais les bras d'un papa présent. *Une époque...* où l'assemblage de la vie et les choses de la psychologie ne se fréquentaient pas toujours familièrement.

L'homme que je suis devenu s'est réfugié dans son imaginaire de *gosse* et son audace d'adolescent pour créer ses propres rivages, doux, colorés, lumineux souvent, passionnés toujours, emplis de personnages *grata*, ou nourris de végétaux éclaboussants de vie que la gouache a apprivoisés. Mes natures mortes sont bien vivantes sous la devise de ma curiosité, de mon émerveillement, de mes qualités tout comme de mes défauts. À moi, les secrets d'une vie sous le sceau de la beauté !

Un imaginaire pour me souffler à l'oreille, qui sait, ces mots que mon père aura si peu prononcés : *Tu seras un artiste, mon fils !*



masque, la définition devient limpide, authentique, évidente. Vient ensuite la question des fondamentaux. La peinture est-elle une psychanalyse ? Lorsqu'un apprenti entre en peinture, son vécu apparaît très vite dans ses toiles ; il rencontre cette capacité à concrétiser les choses indéfinissables en lui. Celles qui induisent un *état de grâce*. Si le *maître* qui guide ses pas n'est pas systématiquement en accord avec ses partis pris artistiques, il l'encourage malgré tout, convaincu que l'artiste ne s'affranchira jamais de la base qui lui a ouvert la route vers lui-même. La base. Art abstrait ou art figuratif revendiqués, en dépit des souffrances ou des difficultés dans la recherche, la base demeurera le plus court chemin vers l'expression de la signature picturale de l'ouvrier artiste peintre. Au fil du temps, l'artiste comprend que c'est lui-même qu'il doit améliorer, son travail, sa proposition, son discours à *l'autre*. L'oeuvre n'y est pour rien. Elle se délivre du pinceau pour aller toucher les cœurs, ailleurs. Là, où celui qui regarde cherche sa propre image, le miroir de son âme. Elle est le support, le passeur qui trace la voie jusqu'au public, jusqu'à la rencontre ultime entre l'artisan créateur et le spectateur. Ce qu'il fallait démontrer.

En voici une illustration :

Si une personne lambda laisse tomber un pot de peinture noire sur une toile, tout le monde dira : *c'est une tache de peinture.*

Si Moreau laisse tomber un pot de peinture noire sur une toile, tout le monde dira : *Moreau fait du Soulages.*

Si Soulages laisse tomber un pot de peinture noire sur une toile, on pointe une évidence : *c'est un Soulages !*

En réalité, ce n'est plus Soulages qui laisse tomber le pot de peinture sur la toile. L'acte, même involontaire de Soulages, définit à lui seul la société qu'il représente, et l'interactivité avec son univers. Tous les commentaires s'effacent, là où l'inconscient collectif se retrouve dans une marque de reconnaissance.

...

Seule, une infime frange de l'humanité est sensible à l'art pictural, en vertu d'une culture ou d'une sensibilité dirigée vers cette expression. J'ai rencontré nombre de musiciens, de médecins, d'acteurs, d'écrivains d'une extrême sensibilité dans leur domaine, mais hermétiques à l'expression picturale.

*Ainsi, voici comment je pourrais définir la création d'un artiste peintre :*

Il entre dans la vie avec un potentiel - la mémoire collective qui lui a été léguée et qu'il peut élargir encore -, et son (petit) génie. J'insère *petit* entre parenthèse car tout le monde n'est pas Mozart. Talent, serait peut-être plus juste.

En accord ou en désaccord avec ce package, il lui faudra trouver les données qui le rendront unique. Il apprendra, il apprendra encore et encore, jusqu'à la *révélation*. Elle peut venir d'un spectacle, d'une lecture, d'une rencontre, qui lui ouvrira les portes de son imaginaire.

C'est à ce point précis, que le travail prendra toute son importance : à partir de la *révélation*. Je veux devenir ça ! Je veux être lui ou elle ! De l'importance d'ôter, un par un, les masques que la société a définis pour lui. Masque après

La couleur a une musique, aussi... La mienne s'appelle Ravel ou Debussy. Blanc, noir, vibration yin, vibration yang. J'ai décidé que ce serait le bleu ! Le blanc sera lumière et je serai le bleu !

Allegro, j'ai grandi. Me suis gorgé du sirop de la vie. J'ai poussé, formidable ! J'ai profité, olympien ! J'ai progressé, j'ai développé, j'ai prospéré, multiplié, me suis élevé, me suis épanoui. Puis. Je me suis posé, me suis interrogé. En perpétuel débat avec moi-même. Mais lorsque ma signature sur le tableau vient clore cette conversation intérieure, le point final à chaque toile représente une petite mort.

Quelle est cette aventure merveilleuse qui consiste à trouver son moi véritable, sa propre écriture, sa lumière intime, son rayonnement personnel et singulier ? Instinct réfléchi, pure imagination ? L'artiste est un maïeuticien, qui met en formes ses pensées confuses par l'expulsion de l'oeuvre. Pourquoi ma peinture s'est-elle exprimée dans le champ du *figuratif* ?

Le monde abstrait ne connaît pas de définition, de repère ou de comparaison. Si l'on peut distinguer un oiseau d'un chat - microcosme matériel associé au langage figuratif -, comment raconter deux traits - démiurge thaumaturgique affilié au subtil ?

L'abstrait procède d'une porte ouverte au virtuel. En cela, il peut s'épanouir dans une conception contemporaine. Pour autant, l'abstrait ne vient pas du *rien*. Il ne peut résulter que d'une mémoire collective reçue, additionnée d'un vécu. Il ne peut s'affranchir de l'apprentissage d'un univers figuratif, de ses lois, de ses valeurs, de sa philosophie, qui lui donneront les moyens d'accéder au virtuel.

Ainsi, l'une des grandes gloires de l'Homme étant de pouvoir transmettre, et si l'on se réfère à la peinture, de fournir des fondamentaux, son apanage n'est-il pas de permettre une porte d'entrée vers la transformation, vers de nouveaux codes ? Vers l'abstrait, pourquoi pas.



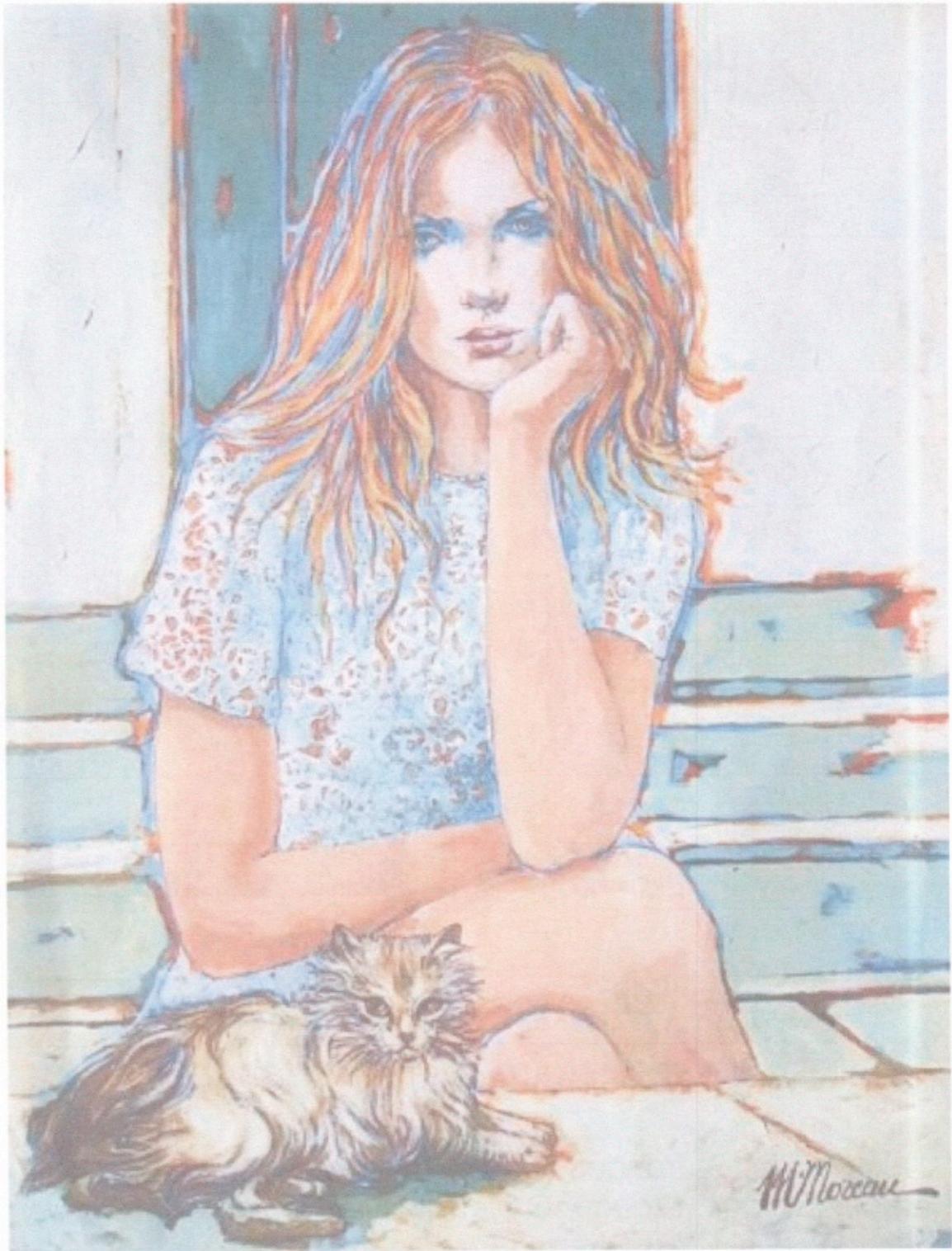


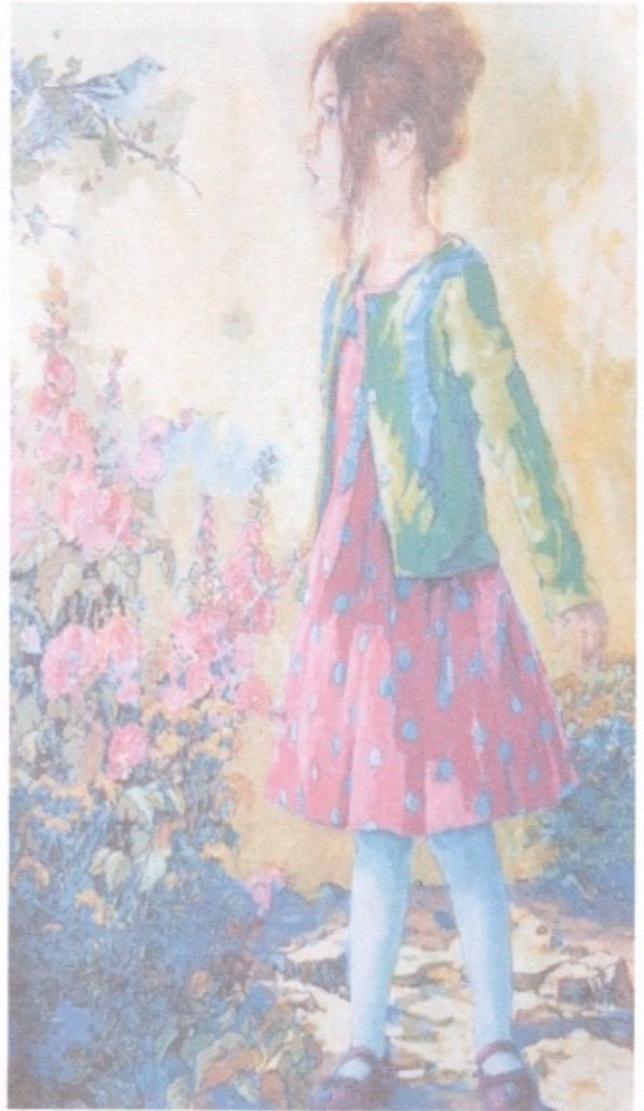
N. 1750

-Tennisorange-









## Petite histoire dans la grande

J'ai effeuillé les franges hirsutes de la vie.  
A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert, j'inventais la couleur  
des voyelles. C'est Rimbaud qui l'a dit.  
À moi. L'histoire d'une de mes folies ! Depuis longtemps je  
me vantais de posséder tous les paysages possibles, et  
trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la  
poésie moderne. C'est Rimbaud qui l'a écrit.



756

no 756